

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



Vol. II.—No. 28.

MONTREAL, JEUDI, 13 JUILLET, 1871.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTS.

LES ELECTIONS.

I

Les élections dans notre Province sont terminées ou peu s'en faut; celles qui restent à faire n'excitent aucun intérêt particulier, leur issue, favorable ou défavorable au ministère, étant prévue d'avance. On peut dès aujourd'hui tirer l'enseignement que présente ce renouvellement de l'Assemblée de Québec, en calculer la portée, en fixer les résultats probables.

Le fait qui se dégage de la manière la plus frappante de cette dernière lutte électorale est certainement l'attitude nouvelle adoptée par une partie du clergé. La publication du *Programme Catholique* nous avait préparés à voir nos évêques et nos prêtres se diviser entre eux sur le choix des candidats les plus dignes de la confiance des électeurs catholiques. Inutile de faire l'histoire de ce *Programme*; elle est assez connue, et nous n'avons ici qu'à constater un résultat sans entrer dans le mérite de la question. Deux évêques le recommandaient, trois le condamnaient formellement: c'est la première fois que pareil scandale se produit chez nous. Jamais encore notre bon peuple de la campagne, dont la confiance en ses pasteurs n'est égalée que par le respect qu'il leur témoigne, n'avait songé que nos chefs spirituels pouvaient se diviser sur une question de premier ordre et différer d'opinion quant à la nature des conseils qu'ils doivent donner aux électeurs. "Les habitants," en voyant les prêtres se partager d'avis sur la voie politique à suivre, s'habitueraient peut-être bien vite à accepter les conseils du clergé comme tant d'autres qui leur sont prodigués du haut des hustings; dans un comté, par exemple, qui touche à deux diocèses, l'électeur, surpris de recevoir des conseils tout différents ou tout contraires, selon qu'il se trouvera à l'une ou l'autre extrémités de sa division électorale, perdra probablement un peu du respect qu'il a toujours eu pour la parole de ceux dont il admire le dévouement et vénère le caractère. Que dis-je? ce respect traditionnel commence à s'émousser. Quiconque a parcouru un comté où le *Programme* a été discuté, en peut rendre témoignage.

La chose est bien regrettable, car toute notre histoire atteste l'heureuse influence que le rôle politique du clergé a eue sur nos destinées. L'union, la fusion parfaite des prêtres et du peuple a été notre gloire et notre sauvegarde, et si le *Programme* a troublé cette harmonie, on ne saurait trop se hâter de réparer un tel malheur. Si le *Programme* était nécessaire, ce que je ne veux ni nier ni admettre en ce moment, il faut déplorer notre sort qui nous a conduits à cette triste nécessité.

Lorsqu'a éclaté cette grave difficulté, on a plusieurs fois exprimé, dans les cercles politiques, la crainte que, à la suite des froissements inévitables d'un pareil différend, les chefs du parti conservateur ne fussent aigris au point de cesser désormais de montrer du bon vouloir au clergé et aux établissements qu'il patronise. En vérité, même ceux qui ont signé le *Programme*, doivent trouver naturel que les députés, dont le passé est tout plein de services rendus à la cause catholique, aient regardé comme une insulte la demande d'un engagement par écrit pour l'avenir. Et s'ils ont été froissés de cette demande seule, que n'ont-ils pas dû ressentir lorsqu'ils ont vu le clergé devenir leur adversaire dans la lutte électorale? On pouvait, on devait s'attendre à un refroidissement, surtout

chez ceux qui se sont vu préférer des membres reconnus de l'ancien parti rouge. On dit que le comté de Laprairie est passé au pouvoir d'un rouge, grâce à l'influence des curés, qui ont accordé leur support à ce dernier parce qu'il avait signé le *Programme*, et l'ont refusé à un conservateur qui ne voulait pas le signer. On dit encore bien d'autres choses. Je n'affirme pas qu'on a eu tort ou raison; je constate une contradiction, et je la regrette en autant qu'elle diminue le prestige de ceux qui ont été nos meilleurs amis. On a habitué le peuple à considérer certains hommes comme inacceptables (l'expression est trop faible) au parti catholique, et aujourd'hui l'on favorise ces mêmes hommes! L'effet de cette tactique est inévitable auprès du peuple.

On est plus heureux auprès des chefs politiques. Quiconque a franchement à cœur l'intérêt véritable de cette Province sera agréablement surpris du peu de rancune que nos chefs ont conservé de cette nouvelle guerre qu'ils ont eu à subir et dont, à vrai dire, ils sont sortis victorieux sur toute la ligne. Ils sont prêts comme toujours à faire acte de catholicisme en politique. La *Minerve* a publié sur ce sujet un article dont on aimera à lire l'extrait suivant:

"Nous l'avons toujours déclaré, le parti conservateur ne demande qu'à rendre justice; il est encore prêt. Lui seul fera ce que le programme n'a pu faire. Dans six mois, il sera dans les travaux de la législature, il attendra respectueusement le bon plaisir de l'épiscopat. Si Nos Seigneurs les Evêques jugent à propos de ne pas se borner à demander justice devant les électeurs par l'entreprise du programme; mais qu'ils veulent bien honorer la chambre de leurs observations, ils verront que les conservateurs sont toujours bons chrétiens et qu'ils savent respecter les libertés et les privilèges de l'Eglise."

Cette attitude du parti conservateur en ces circonstances est un nouvel et éclatant exemple de ce calme, de ce bon sens politique qui distinguent les hommes publics de notre jeune pays.

Si donc le clergé a perdu un peu de son prestige aux yeux du peuple, il n'a rien perdu au moins du bon vouloir des conservateurs.

OSCAR DUNN.

LE CAMP DE LAPRAIRIE.

N'ayant pu visiter ce fameux camp dont on parle tant en ce moment, nous ne pouvons en parler avec connaissance de cause; mais notre prochain numéro contiendra, nous l'espérons, une appréciation intéressante des choses et des hommes qu'on y voit.

Les journaux anglais et français sont remplis de récits de revues, d'exercices, de combats simulés et de scènes plus ou moins intéressantes, et les opinions les plus diverses ont été émises sur l'utilité et l'efficacité de ces camps. L'opinion exprimée par Sir Georges, qu'on pourrait bientôt avoir recours à la conscription pour remplir les cadres de la milice volontaire, a soulevé de vifs commentaires. Les uns ne voudraient rien du tout; d'autres, au contraire voudraient un noyau d'armée sérieux et efficace; et un grand nombre trouvent le système actuel inefficace: le fait est que la plupart des bataillons sont désorganisés et qu'il faut les reconstituer chaque fois qu'on en a besoin.

Voici maintenant deux arguments qu'on entend souvent au sujet de la milice. D'un côté on dit: "Comme il nous est impossible de lutter contre les Américains, la seule nation qui peut nous faire la guerre, l'argent de

pensé pour organiser une force militante est de l'argent perdu."

D'un autre côté on dit: "Si nous voulons former une nation indépendante, il nous faut créer une armée pour nous défendre et nous protéger contre les ennemis du dedans et du dehors."

On saura d'ici à un an ce qu'il faut penser de tout cela.

Le fait le plus saillant que nous trouvons dans les journaux au sujet du camp de Laprairie est l'insulte faite aux Canadiens-français par des Anglais fanatiques. C'était le jour de la nomination et de la proclamation de M. Esinhart, le député actuel du comté de Laprairie. Il revenait de l'élection suivi d'un grand nombre de voitures et passait devant le camp. Des volontaires anglais se jetèrent soudain sur la voiture où il se trouvait, en arrachèrent un drapeau français, le mirent en pièces et le foulèrent à leurs pieds. Lorsque les volontaires canadiens-français eurent connaissance de cet acte de fanatisme, ils furent transportés d'indignation, menacèrent de se ruer sur les Anglais et passèrent une partie de la soirée à chanter des airs patriotiques, mais l'énergie des officiers français parvint à calmer l'effervescence.

Quant aux volontaires anglais, ils craignaient tant une revanche de la part de nos compatriotes qu'ils furent sur le qui-vive tout la nuit. L'*Ordre* rapporte à ce sujet la scène suivante:

Dans la nuit qui a suivi l'affaire du drapeau, il s'est passé plusieurs petites farces au camp, qu'il serait bon de relater ici pour montrer que, pendant cette nuit, les Anglais ont eu de terribles cauchemars, dans lesquels se mêlaient toujours la baïonnette d'un Canadien-français. Une seule anecdote prouvera ce que nous avançons. Le fils de Lord Aylmer, adjudant au 54<sup>e</sup> bataillon, s'était endormi très-excité; l'affaire du drapeau l'avait chiffonné. Pendant son sommeil, une vache (une bien petite vache!) alla brouter près de la tente de notre adjudant en question, et comme il y avait de la paille dans la tente, la vache crut qu'il n'y avait pas de mal à y toucher. Mais, malheureusement, la vache s'approcha trop et, de sa corne, elle effleura le brave fils du noble Lord. Aussitôt, il s'éveilla, et croyant qu'on attaquait sa tente, et qu'on avait tenté de la percer d'une baïonnette, il se mit à crier "aux armes!" aussi fort que le lui permettent ses poumons. Les hommes n'étaient pas en léthargie, ce soir-là, on le sait, aussi, ils furent prompts à se mettre sur la défensive. Le brave adjudant se mit à leur tête. Ils étaient à peu près une centaine. Quand l'organisateur de cette défense ridicule eut réuni le nombre voulu, il s'aperçut de sa méprise. Il vit la vache, broutant paisiblement, et sans doute riant sous cape d'avoir été l'auteur de tout ce brouhaha et d'avoir causé presque la mort d'un des braves officiers de Sa Majesté. Celui-ci, aussi honteux qu'un renard qu'une poule aurait pris, donna alors pour prétexte qu'il craignait qu'un incendie se déclarât dans le camp."

On dit que les volontaires canadiens-français ont exigé et obtenu une réparation suffisante pour l'injure qu'ils avaient reçue. Il nous semble que la réparation aurait dû être plus publique et plus éclatante; soyons modérés, mais aussi soyons fermes. Mais ce n'est pas à nous de prêcher à des militaires le souci de leur honneur, ils ont su sans doute montrer qu'ils en avaient. L'insulte faite au drapeau n'est pas une injure ordinaire.

L. O. D.

DISTRICT DE TERREBONNE.

Le shérif de ce district a présenté une paire de gants blancs à l'honorable Juge Monk, à l'ouverture du terme de la Cour Criminelle le trois courant. C'est la deuxième fois cette année que le district a cette honneur. L'*Ordre* profite de l'occasion pour faire des éloges à M. Raby qui a siégé en sa qua-

lité de shérif depuis quelque temps dans plusieurs cas de délit et qui a rempli cette charge sans aucun bénéfice personnel. Il suggère au gouvernement de récompenser M. Raby en le nommant magistrat stipendiaire.

COURRIER D'ONTARIO.

Vous rappelez-vous, lecteurs, qu'un monsieur d'origine anglaise fut, l'an dernier, la disgrâce de voir les brigands de Marathon trancher le fil de ses jours, sans plus de cérémonie que les Parques d'autrefois ? Ce gentleman, qui était marié, a tout naturellement laissé une veuve, « une veuve inconsolable, pour déplorer sa perte, » comme dit le cliché, dans les circonstances lugubres.

Je ne sais pas si, depuis le tragique événement, cette malheureuse épouse est parvenue à se consoler, mais ce que je sais bien, d'après des statistiques officielles publiées dans les journaux, c'est qu'elle a reçu une forte prime de consolation. Cette dame a donc reçu :

Du roi Georges.....	25,000 fr.
D'une souscription dans les cercles grecs...	100,000
Enfin du gouvernement hellénique pour frais de voyage et d'enterrement.....	250,000

Soit un total de..... 375,000 fr.

Trois cent soixante-quinze mille francs donnent, en notre argent, une somme ronde de \$75,000. Diable, si on offrait une pareille prime à toutes les femmes, avec prières d'expédier leurs maris chez les brigands de Marathon, savez-vous que beaucoup de gens déserteraient le lit conjugal, dans la crainte d'un accident ? Et...., ma foi, ils n'auraient pas tout à fait.... raison....

Le *Charivari*, maintenant débarrassé des entraves de la Commune, s'empresse de reproduire ces chiffres, en réparant de nouveau, et il a le soin d'ajouter qu'il le fait à titre de renseignement pour les jeunes filles sans fortune désireuses de se faire un sort :

« Point n'est besoin pour elles, dit-il, de s'inquiéter d'un mari sérieux, — c'est-à-dire en état de faire droit à toutes leurs folies. Il leur suffit de s'accoupler au premier pelé qu'elles rencontreront.

« Grand ou petit, vieux, laid, bête, capricieux, peu importe. Qu'elles Pépousent au hasard, les yeux fermés, cela ne fait rien, pourvu que ce soit un mari.

« Seulement, le soir même de leurs noces, au moment où elles savent bien qu'il n'a rien à leur refuser, elles lui disent de leur voix la plus douce :

« — O Anatole !... ou ô Arthur !... ou ô Isidore ! si tu veux que je t'aime, fais-moi un plaisir... ah ! mais là, un vrai plaisir.

« — Quoi donc ? fait le nouvel époux, sous le charme du tête-à-tête.

« — Eh bien, mon ami, va, je t'en prie, va me cueillir un bouquet de pissenlits dans la plaine de Marathon.

« Le mari, qui ne se défie de rien, part le lendemain ; il débarque en Grèce, il gagne la plaine de Marathon, il y fait une mauvaise rencontre....

« Vous saisissez le reste ?

Parbleu, il n'est pas difficile à saisir, le reste.

Mais à présent, voilà les jeunes époux sur leurs gardes, et j'espère qu'ils seront prudents, lorsque leurs jeunes épouses rougissantes, leur demanderont d'aller aux champs cueillir des fleurs.... Il faut toujours se méfier des brigands.

Le poète a dit :

« Oh ! qu'il fait bon cueillir des fraises. »

Oui, mais en ce temps-là, il n'y avait pas de brigands....

Mais, c'est trop longtemps s'arrêter sur cette lugubre histoire, qui vous a sans doute fait répandre bien des larmes. Passons à une autre qui me paraît un peu plus gaie.

Il y a quelque temps, des journaux de Londres s'extasiaient sur la conduite d'un M. Johnson, qui était bravement sauté du « London bridge » pour repêcher, dans la Tamise, un malheureux en train de passer chez Plutus par une voie aquatique.

M. Johnson, disait-on partout, était un homme plein de courage, doué de toutes les vertus, un grand cœur ! une belle âme ! un héros. Je crois même que, dans quelques familles, on avait ouvert des listes de souscription, dans l'intention de lui élever une statue pour commémorer son saut merveilleux, « Johnson's jump ».

Or qu'apprenait-on, quelques jours après ? Un journal, l'*Express*, avait été aux renseignements, et il annonçait que l'acte de M. Johnson ne constituait pas un fait d'héroïsme aussi brillant qu'on voulait bien le croire.

Sans doute, M. J. B. Johnson avait sauvé quelqu'un ; mais ce quelqu'un n'était autre que son propre frère, M. Peter Johnson ; or, il était convenu d'avance entre les deux frères que Peter tomberait à l'eau à telle heure, et que son frère serait là pour se précipiter à son secours. Il n'y avait pas de programme imprimé, mais il est bien établi que les choses devaient se passer de la sorte.

N'allez pas dire que cela est invraisemblable ; il y a des gens qui se casseraient un bras pour faire de la réclame, et attirer les chalands à leurs boutiques ; comme il y en a d'autres qui éprouvent le besoin de faire parler d'eux à tout prix.

Est-ce qu'à Paris, un marchand de tableaux ne vient pas de lancer dans un journal l'annonce ci-dessous :

« M. X., le marchand de tableaux bien connu de tous les artistes, vient de perdre sa femme des suites des blessures qu'elle reçut quand les insurgés défendirent les barricades de la Croix-Rouge.

« Mme X. était dans son magasin, quand un obus y pénétra et éclata. La femme du célèbre marchand fut seule atteinte ; toute la magnifique collection de tableaux fut sauvée, ce qui permet à M. X. de faire aujourd'hui la réouverture de ses galeries de tableaux. En conséquence, il s'empresse d'en informer sa nombreuse clientèle. »

« Oh bien, qu'en dites-vous ? Plus fort que cela, ce serait raide. »

Mais comme on dit :

« Les affaires sont les affaires. »

Il l'avait bien compris cet excellent père israélite, que trois banqueroutes savamment combinées avaient enrichi jusqu'au

scandale. Il avait un fils, le Benjamin de la tribu. Il le chargeait d'acheter toutes ses menues fournitures de bureau ; et, parlant de cet enfant avec une tendresse commerciale, il s'écriait : « Je sais que lorsque le petit va faire mes emplettes, il me vole quelque peu, mais ça le forme. (Historique.) »

Il l'avait bien compris encore, ce faiseur d'affaires qui tenait un jour ce dialogue avec un honnête homme :

— Malheureux que vous êtes, disait l'honnête homme, avec un accent de reproche et de pitié, comment terez-vous quand vous rencontrerez un de vos créanciers ?

— D'abord, je ne les rencontrerai jamais, répondait le faiseur d'affaires, avec une cynique gaieté ; mes créanciers vont à pied, et moi toujours en voiture. (Aussi historique que la précédente.)

C'est encore en ce temps-là que Boulay de la Meurthe, brave et digne homme, et philanthrope par-dessus le marché, appelé par un jeu du sort à la vice-présidence de la république de 48, ne cessait de dire à ses amis qui le félicitaient :

— « Je toucherai près de 50,000 francs de traitement ; mais je ne veux pas, Dieu m'en garde, qu'il entre un denier de cette somme dans mon escarcelle. Les ouvriers, nos frères du travail, ont plus besoin d'ouvrage que d'aumône. Le travail réhabilite les hommes ; je me ferai un devoir de leur en donner. — A quel monument public appliquerez-vous vos hono- raires ? lui demandait-on.

Et Boulay répondait avec une solennelle naïveté :

— « Monsieur, je fais élever d'un étage ma maison de la rue de Vaugirard. »

M. Thiers est un homme charmant, et il n'est pas étonnant qu'on tous ceux qui l'approchent s'en retournent enchantés. Lisez plutôt ce que dit de ses manières véritablement séduisantes M. Milliès-Lacroix, le président de la délégation envoyée par la municipalité de Montauban, avant la suppression de la Commune ; je suis obligé de traduire d'un journal anglais les paroles de M. Milliès-Lacroix :

« Nous avons été reçus à dix heures du matin. Nous étions loin de nous attendre à l'accueil simple, cordial, plein d'expansion, qui nous était réservé. M. Thiers n'a mis ni affectation ni recherche dans ses paroles, non plus que dans ses manières. Il nous a fait asseoir en face de lui sur un sofa en marocain gris, sur lequel avait l'habitude de passer ses nuits, tout habillé, et là, devant le feu qu'il tisonnait par intervalles, il nous a interrogés avec bonhomie, comme si nous avions été des membres de sa famille, causant avec cette verve et cette simplicité qui lui sont habituelles.... Malgré ses inquiétudes et ses travaux, il ne paraissait nullement fatigué.... En voyant sa figure si calme, personne n'aurait deviné que cet homme arrivait à l'heure même de Paris, où il avait passé la nuit aux avant-postes, à discuter avec ses généraux les plans d'attaque. »

Tant d'aménité, tant de politesse et tant d'urbanité, dans les occasions les plus difficiles, dénoncent bien le tempérament exquis d'un homme supérieur.

— M. Thiers n'est pas parvenu, disait Talleyrand, il est arrivé.

C. T.

PROCLAMATION DE PRIX.

COLLÈGE DE STE. THÉRÈSE.

Lundi le 3 juillet, avait lieu dans cette maison d'éducation la distribution des prix, en présence d'un bon nombre de prêtres des paroisses environnantes et des parents des élèves. Pour ne pas trop faire regretter le chant et la musique remarquables qui signalent toujours les exercices de la fin de l'année au Collège de Ste. Thérèse, on avait préparé un programme de discussion et de discours. La présence de l'Hon. Président du Sénat, dont le fils est dans ce Collège, donnait beaucoup de relief à cette séance.

Une discussion savante, où l'on reconnaissait la plume du Supérieur de la maison, M. Nantel, eut lieu sur « l'état actuel de l'Eglise ». Cette discussion fut ouverte par M. Avila Cherrier, président de l'Académie St. Charles, et continuée par MM. Normandin, Boivert, Nantel, Corbeil, Brady, Bourbonnais et Ouimet.

Avant la proclamation des noms de ceux qui avaient mérité des prix, M. le Supérieur dit quelques paroles pour les remercier d'avoir fait don de leurs récompenses à l'Eglise et pour engager les parents à se féliciter de la générosité de leurs enfants. Après la proclamation, il adressa encore quelques paroles à l'auditoire, remercia les personnes présentes de l'intérêt qu'elles manifestaient à l'égard du Collège de Ste. Thérèse, et laissa la parole à l'Hon. M. Cauchon, qui fit quelques remarques sur la question discutée par les élèves, exprima son adhésion aux sentiments qu'elle contenait et exprima l'intérêt qu'il porte à l'éducation du pays.

M. Masson, député pour Terrebonne, fit ensuite un discours chaleureux sur les malheurs de l'Eglise, la grandeur de Pie IX et les crimes de la révolution. Il parla avec émotion d'une entrevue qu'il eut avec le Pape, lors de son voyage en Europe avec M. Desaulniers, et cita les paroles du Souverain-Pontife qui lui dit en lui serrant affectueusement la main : « Vous êtes du Canada ? Ah ! c'est un bien bon peuple que le peuple canadien ! » Il dit ce que Pie IX représentait dans le monde ; que l'homme était grand, sans doute, que le Souverain-Pontife personnellement était digne d'admiration ; mais que ce qui forçait tous les hommes, même les protestants, à s'incliner devant lui, c'était la majesté du principe qu'il représentait. Il dit qu'il y avait dans le comté de Terrebonne deux maisons d'éducation, deux enfants dont il voulait également le bien et le succès, le Collège de Terrebonne et celui de Ste. Thérèse.

M. J. A. Mousseau ajouta à ce qui avait été dit sur les causes de l'état actuel de l'Eglise, des remarques qui furent vivement applaudies. Il démontra en termes énergiques que les catholiques avaient raison d'espérer. Il y avait une leçon, un enseignement écrits en traits de feu et de sang dans le châti- ment qui brisait déjà Napoléon, le principal, sinon le seul auteur de la grande iniquité moderne. C'est en effet l'ex-empereur qui, en violant les promesses solennelles qu'il avait trois fois faites, en laissant le Piémont et Garibaldi voler le Pape après le traité de Villa-Franca, a ouvert la voie des trahisons et des crimes qui tiennent aujourd'hui le Pape prisonnier chez lui. Il en porte déjà la peine, et le dernier détachement des troupes d'occupation avait à peine quitté Rome, que le signa- taire de la convention de septembre tombait à Sedan.

M. Mousseau donna aussi de sages conseils aux jeunes élèves et les encouragea à travailler fortement. Ils n'avaient qu'à imiter le fondateur du Collège Ste. Thérèse, le Révd. M. Ducharme, que M. Mousseau appela justement le Vincent-de-Paul de l'Education dans le Nord. Quelques considérations sur l'importance et la nécessité du travail, quelques citations heureuses terminèrent ses remarques, qui parurent fort goûtées des écoliers et du public.

M. L. O. David, appelé à prendre la parole en sa qualité d'ancien élève du Collège Ste. Thérèse, dit que s'il appréciait avec reconnaissance l'honneur de l'invitation qu'on lui faisait, il en comprenait aussi la responsabilité.

« Il m'a toujours semblé, dit-il, que pour parler dans des circonstances si solennelles, d'une manière sérieuse, utile et digne d'un auditoire si distingué, il fallait une autorité que l'âge, que l'expérience ne m'ont pas encore donnée. Je suis convaincu plus que jamais que si la parole est d'argent et le silence d'or, c'est surtout quand on est jeune.

« La parole, elle ne devrait pas manquer pourtant lorsqu'on se retrouve après dix ans dans les lieux aimés qui virent éclore nos premiers sentiments et nos premières pensées, sous le toit béni où s'écoulent les années les plus poétiques de la vie.

« Aujourd'hui que je m'arrête, pour la première fois, peut-être, pour jeter un regard sur ces années disparues, il me semble que j'ai vécu sous l'empire d'un rêve.

« Il y a de cela dix ans, ai-je dit. Je parlais comme vous allez partir, plusieurs d'entre vous, messieurs les élèves, le cœur gros de regrets et d'espérances, la tête chargée d'illusions. Il me semble que je me suis jeté à la nage dans ce fleuve immense qu'on appelle le monde, que longtemps j'ai lutté contre les flots pour atteindre la rive fortunée où j'apercevais ceux qui avaient persévéré jusqu'à la fin, que j'ai vu disparaître, brisés par la fatigue et de découragement un grand nombre de mes compagnons de voyage ; et qu'après avoir mis le pied sur la rive où je voulais aborder pour m'y reposer un instant, j'ai été transporté comme par enchantement sur celle d'où j'étais parti, sous ces frais ombrages qui me rappellent de si touchants souvenirs.

« Mais non, ce n'est point un rêve, car il a bien fallu dix ans pour opérer les changements qui se manifestent autour de moi.

« Si je retrouve avec plaisir, à la tête de cette belle maison d'éducation, celui qui en était autrefois le plus brillant et le plus sage élève ; si je reconnais dans M. le Directeur et les professeurs qui l'entourent quelques-uns de ceux qui furent d'abord mes aimables condisciples et plus tard mes dévoués et bienveillants maîtres, la plupart cependant, ne sont pas ici ; la mort en a enlevé quelques-uns, et il n'y a pas longtemps encore que les anciens élèves de ce collège se réunissaient autour de la tombe d'un des prêtres distingués qui ont le plus contribué à la gloire et à la prospérité de cette maison ; la Providence en a appelé quelques-uns ailleurs. La Providence ! elle a toujours de la besogne pour ces hommes-là. Il a bien fallu dix ans aussi pour effeuiller ces fleurs de l'illusion dont on aime tant à se couronner lorsqu'on est jeune, et pour me faire comprendre ainsi qu'à bien d'autres que la vie n'est pas un plaisir, mais un devoir, et que le peu de bonheur laissé à l'homme sur la terre, il le trouve dans l'accomplissement de son châtiement, dans le travail. »

M. David dit alors qu'il était heureux de retrouver plus utile que jamais la maison où il avait reçu son éducation, de voir que ceux qui la dirigeaient comprenaient les besoins nouveaux de la société et savaient s'y conformer en donnant à leurs élèves une éducation pratique. Il développa longuement la nécessité de l'industrie et d'une éducation nécessaires à son développement. Il dit que le clergé, qui avait tant fait pour le pays, devait diriger le mouvement qui se faisait en faveur du progrès matériel et de la prospérité du Bas-Canada.

Il termina par ces paroles :

« Messieurs, je n'ai pas eu le temps de développer toute ma pensée, mais vous avez compris ce que je veux, et ce que je veux, tout le monde le veut : c'est qu'après avoir conquis cette terre que nous habitons aux prix de si grands sacrifices et nous y être enracinés, à force d'énergie et de dévouement, nous n'en soyons pas chassés par des populations plus hardies et plus entreprenantes ; c'est que l'apathie et l'ignorance ne nous fassent pas les esclaves de ceux qui n'ont jamais pu nous vaincre par la force, et que nous ne perdions pas dans les luttes paisibles de l'industrie et du travail les lauriers conquis sur maints champs de bataille ; c'est que le clergé, comme toujours fidèle à son œuvre de protection, écarte les nouveaux dangers qui menacent d'entraver l'accomplissement de nos destinées, dangers d'autant plus grands qu'ils sont moins apparents, moins émouvants, et qu'il guide les pas du peuple canadien dans la voie de la prospérité. Vous avez, messieurs, habitué les Canadiens-Français à compter sur vous ; il faut que vous en subissiez les conséquences. Ce que je veux enfin, c'est qu'on ne dise pas que l'influence du clergé est incompatible avec le progrès et la prospérité d'un pays, que le catholicisme entrave l'activité humaine, comprime le génie de l'homme, car c'est un mensonge, une calomnie. Le progrès bien entendu, éclairé et purifié par la foi, est dans l'ordre de la providence ; il est le résultat de la loi du travail, le développement en quelque sorte de la création et la manifestation de Dieu dans ses œuvres. La locomotive qui passe entraînant à sa suite vingt ou trente chars de marchandises, le navire qui fend les mers, l'étrélin électrique qui porte la pensée humaine d'un monde à l'autre avec la rapidité de l'éclair, toutes ces merveilles enfantées par le travail sont utiles et agréables à Dieu, car en attestant la grandeur de l'homme, elles affirment la puissance du souffle qui l'a créé. »

M. Cauchon reprit la parole pour dire que puisqu'on parlait de progrès matériel, de chemins de fer et d'industrie, il voulait dire quelques mots lui aussi. Il fit alors un discours excellent, comme tous ceux d'ailleurs qu'il sait faire sur ces questions sérieuses. Il démontra l'utilité des chemins de fer par des raisonnements, des calculs, et des comparaisons qui produisirent une forte impression sur l'auditoire. Il fit voir comment la rapidité et la facilité des communications augmentent la richesse publique et la valeur des propriétés, comment les chemins de fer augmentent les revenus des terres qui sont à plusieurs lieues des grands centres de population et même celles qui sont dans le voisinage des villes. Les chemins de fer, dit-il, grossissent la population des villes où ils aboutissent et des paroisses et villages qu'ils traversent ; or, plus la population d'un pays est considérable, plus ses besoins se multiplient et plus par conséquent la valeur des produits est grande, parce que la demande en est plus considérable.

De pareils discours sont utiles et laissent une bonne impression sur les élèves et sur ceux qui les entendent.

Le discours de M. Cauchon fut le couronnement de la séance et de l'année scolaire du Séminaire de Ste. Thérèse.

## MÉMORIAL NÉUROLOGIQUE.

Quand on les voit s'éteindre, ces gens de vieille roche, comme disait Mme de Sévigné, on se sent le cœur navré, d'abord, parce que les relations de famille ou d'amitié qui les rattachaient à nous, nous avaient mis à même d'apprécier leur mérite et leurs vertus, ensuite parce que leur âge avancé, leurs souvenirs éloignés et leurs mœurs patriarcales nous rappelaient les beaux temps de nos aïeux. Ce sont les derniers lambeaux de la vieille société française qui s'en vont. Et voilà pourquoi nous avons un double motif de les pleurer, les chers trépassés.

L'hiver dernier, c'était notre vieil Homère canadien, M. de Gaspé, le gentilhomme écrivain, dont nous avions à déplorer la perte; il y a quelques jours, une aimable et sainte femme, qui, pour s'être éteinte sans bruit, n'en avait pas moins joué autrefois un rôle brillant sur la scène de notre petit monde canadien.

Douée en effet de qualités physiques et morales qui fixent l'attention de tout un cercle, de toute une époque sur la femme qui les possède, Mme Ursule Luce Agathe Mercier (née Lagueux) était une de ces rares personnes qui se peuvent vanter, à bon droit, d'avoir laissé l'empreinte de leur esprit et le parfum de leur vertu sur la société de leur temps.

C'était merveilleux de l'entendre encore, à l'âge avancé quelle avait, décrire les fêtes, les réunions et les cancons des salons de sa jeunesse. La gracieuse revue qu'elle évoquait de ces belles dames et des brillants cavaliers de son temps auxquels seule elle survivait! Vous vous sentiez charmé tout d'abord par cette voix sympathique, et l'esprit s'en mêlant bientôt, il vous semblait les voir s'agiter et causer devant vous, ces chères ombres du passé.

Remarquée par M. le Dr. Augustin Mercier, elle lui accorde sa main en 1816. M. Mercier arrivait d'Europe chargé de diplômes universitaires et nous revenait avec le titre enviable et honorable de membre du collège Royal des chirurgiens de Londres, où il avait été agrégé le 5 mai 1815.

Pendant les sept années de bonheur et de ménage que Dieu leur accorda, ils virent leur union bénie par la naissance de cinq enfants, dont il ne reste que deux survivants, Mesdames Edouard DeBlois, et Faucher de St. Maurice. Mais ils étaient trop heureux pour que leur félicité durât longtemps, et la mort jalouse vint jeter son ombre fatale entre les deux époux en 1823.

Restée veuve à l'âge de vingt-huit ans, dans toute la plénitude de sa beauté, Mme Mercier sut montrer combien la perte qu'elle venait de faire était irréparable en ne songeant plus qu'à l'éducation de ses enfants, sur lesquels elle concentra les trésors de bonté intelligente que vous lui avez connus.

Durant les quarante-huit ans qui ont suivi la mort de son mari, sa vie s'est écoulée à prodiguer sur son chemin le surplus d'une charité trop abondante pour se restreindre au seul petit cercle de sa famille. Tout en offrant le bel exemple de ses vertus à ses petits-enfants, à mesure qu'elle les voyait surgir et croître autour d'elle, sa main qui les bénissait trouvait le temps de s'éloigner de leur front pour sécher les larmes du pauvre qui passait. Cela sans bruit et sans ostentation, en sorte qu'on ne savait laquelle on devait la plus admirer, ou de sa modestie ou de son inépuisable charité.

C'est après une carrière de soixante-dix-neuf années 3 mois et 1 jour (elle était née le 13 mars 1792), ainsi embellie par tous les dévouements, qu'elle s'est endormie du sommeil de la mort, le vingtième jour du mois dernier, chez son gendre, M. Faucher de Saint-Maurice.

Groupés autour de sa tombe, deux enfants, vingt-cinq petits enfants, un arrière petit-fils et un grand nombre de parents et d'amis, déplorent aujourd'hui sa perte avec tous les regrets qu'elle a su mériter. Moi-même, agenouillé au pied de ce cercueil muet, je me suis involontairement rappelé les lignes touchantes qu'Arthur de Boissieu écrivait tristement un jour des morts :

« Je songe à ceux que l'inexorable mort a retranchés de moi ! les cœurs qui m'étaient si tendres ont cessé de battre, et les yeux que j'aimais tant se sont éteints pour jamais. Il me semble qu'autour de moi flottent comme des ombres légères les soutiens de mon enfance et les amis de ma jeunesse. Ils me comprennent, me voient et m'entendent. Je leur parle des temps passés, où nous marchions côte à côte, heureux de vivre ensemble et de rire à l'espérance; ils me parlent du temps futur où nous serons à jamais réunis dans la joie des amours sans fin et la paix des cieux sans orages. »

J. M.

## UN MIRACLE.

On écrit de Rome, le 27 mai, à la *Correspondance de Genève* : Quelqu'un a dit cette profonde parole : « Jamais la rage de l'enfer n'est plus grande que lorsqu'il plaît à Dieu de se faire voir aux hommes. » Rien n'est plus vrai et plus souvent démontré par des exemples.

On ne parle ici, depuis hier, que d'un miracle dont toute la ville de Rome est témoin. Il s'agit d'une image de la très-sainte Vierge, placée au-dessus de la porte du couvent de St. Chrysogone, au Transtévère, et qui, au témoignage d'une multitude qui stationne sur la place, remue les yeux.

Une image de la Vierge qui se mêle de faire un miracle ! dévinez, si vous le pouvez, les hurlements de fureur de la presse athée, ses ricanements et ses blasphèmes. Sa rage est d'autant plus grande que cette image sainte, en faisant un miracle, ne proclame pas seulement la puissance et la miséricorde de la Très-Sainte Vierge, mais célèbre du même coup la gloire de Pie IX, cet illustre glorificateur de Marie.

Voici comment. Personne n'ignore que le Saint-Père, si persécuté par la perversité des hommes, est, en revanche, favorisé des grâces les plus insignes de Dieu. Déjà, en plusieurs occasions, la bonté divine lui a communiqué la vertu de guérir des malades condamnés par la science. Or, l'image en question a été placée sur la porte d'un hospice bâti par la princesse Odescalchi, en mémoire et en reconnaissance de sa guérison opérée instantanément, il y a six ans, par les prières et les bénédictions de Pie IX. A côté de la Vierge il y a deux autres images, celle d'un saint Trinitaire que la princesse avait invoqué, et celle de Pie IX, dans l'attitude de la prière. Le peuple appelle communément cette image de la Vierge la *Madonna del Papa*. Voilà le second et plus violent motif de la fénéme dit la presse révolutionnaire s'est sentie transportée à la nouvelle de ce miracle. Plus il est évident, plus il est attesté par la multitude qui, dès le matin, encombre la place de Saint-Chrysogone et ses abords, plus s'exalte la fureur des journaux.

« Je me suis rendu sur les lieux, et voici ce qui m'a été ra-

conté par un très-grand nombre de témoins. Une pauvre mère, dont les Florentins avaient enlevé le fils pour la conscription, était venue tout éplorée à l'église des Pères Trinitaires pour y chercher quelque consolation et les forces dont elle avait besoin pour supporter le coup cruel qui la frappait. En sortant de l'église, elle jette les yeux sur la Madone et s'écrie : « O Mère toute puissante, quand donc nous délivrerez-vous de ces brigands qui nous arrachent nos enfants pour les pervertir ? »

« Au même instant elle tombe à genoux et pousse un grand cri. Les personnes qui, en ce moment, traversaient la place, s'arrêtent et se mettent à montrer à tous ceux qui arrivaient, la sainte image dont les yeux s'ouvraient et se fermaient tour à tour. Le peuple, à ce bruit, accourt de toutes parts, et depuis lors la place ne désemplit plus. On illumine la façade de l'édifice dans laquelle est encastrée la sainte image, et l'on n'entend de tous les côtés que ce mot bien fait pour allumer le dépit et la rage de nos libérateurs : « *La Madonna del Papa ha fatto un miracolo.* »

Plusieurs fois la police piémontaise a tâché de disperser la foule; celle-ci s'obstine, et la place est pleine nuit et jour; et les cierges allumés, placés par le peuple tout autour de la Madone, sont sans cesse renouvelés; et le peuple que la tyrannie de la liberté révolutionnaire a poussé à bout, espère et dit à haute voix que ce miracle est le premier signal de la délivrance. Les hommes instruits partagent cette espérance des classes populaires. Tout le monde voit, dans ce fait extraordinaire, une nouvelle marque des grâces dont le Seigneur comble en tous temps son Eglise. C'est pour les Romains un motif particulier de joie que la puissance divine ait, cette fois-ci, choisi pour se manifester, cette image de la Vierge, auprès de laquelle se tient agenouillé et transfiguré par la prière, le *vrai Pape de la Madone*.

« A cette occasion, on se raconte tous les prodiges opérés par le Saint que Dieu a placé à la tête de son Eglise, et, au milieu des tristesses qui accablent tous les cœurs, ces souvenirs font concevoir pour l'avenir les plus consolantes espérances. »

## ROME.

Un correspondant écrit le 4 juin :

Je vous confirme ma lettre d'hier au sujet du départ de Civita-Vecchia pour Toulon, de la corvette pontificale. Seulement, j'ajoute un détail que le Saint-Père avait tenu secret : l'Immaculée Conception emporte des caisses remplies de vases sacrés et d'ornements envoyés aux églises de Paris, dévastées et pillées par la Commune. Pie IX a pris soin lui-même de choisir ces vases et ces ornements dans le trésor de la chapelle Sixtine. Il a aussi fait prendre, chez les argentiers de Rome, des calices, des ostensoirs, des ciboires d'or et d'argent, qu'il a joints à ses envois. Enfin, il a voulu que les pauvres ne fussent pas oubliés, et s'est empressé de leur envoyer une somme considérable, disant : « Je donne ce que j'ai sous la main, mais ce n'est qu'un commencement; je voudrais pouvoir soulager toutes leurs misères. »

Pie IX parle souvent de l'archevêque de Paris et se fait lire les dépêches que le nonce, Mgr. Chigi, a ordre de lui envoyer. Cependant, aucun des événements dont Paris a été le théâtre ne l'a surpris. On eût dit qu'il entendait des récits d'une histoire déjà connue. Il a ordonné que le 6, lundi, une messe solennelle de *Requiem* serait célébrée en l'église de Ste. Marie in Traspontina, pour le repos de l'âme de Mgr. l'archevêque de Paris et des victimes de la Commune. On devra dire à la messe l'oraison *pro martyribus*.

Le journal *La Capitale*, annonçant que l'ex-empereur des Français a écrit au Pape, donne aujourd'hui à peu près tout le contenu de la lettre. En substance, Bonaparte fait valoir les services rendus au Saint-Siège, accuse l'ingratitude des Jésuites (?) et promet de faire ce qu'il pourra pour le Pape, quand lui, Napoléon, sera rétabli sur le trône. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette prétendue lettre est une grossière imposture; mais je sais que le comte de Chambord est en correspondance privée avec Pie IX, et qu'un évêque très-dévoué au futur roi de France, adresse au Vatican des rapports détaillés sur la disposition du prince et de ses amis.

En Italie, tout est prêt pour une levée de boucliers contre le gouvernement de Florence, et tenez pour certain que le roi Victor-Emmanuel est en ce moment très-menacé. Il y a trois questions qui, tout en préoccupant beaucoup l'opinion, portent dans leurs flancs la solution de la question romaine.

## LE PÈRE HYACINTHE.

ROME, 11 juin.

On a célébré ce matin, en l'église de Saint-Louis-des-Français, un service solennel pour le repos de l'âme de Mgr. Darboy et des autres victimes de la Commune. Le P. Hyacinthe se trouvait dans l'auditoire et attirait tous les regards. Il était vêtu en laïque, redingotte noire, pantalon noir, chapeau rond. A ce sujet, il vient d'arriver un fait très-regrettable !

Le P. Hyacinthe a ici un ancien condisciple, un ancien ami, le R. P. Rouard de Card, dominicain : celui-ci, n'écouterait que son cœur, l'est allé trouver et lui a parlé avec une onction et une tendresse extrêmes, l'invitant à se réfugier à Sainte-Sabine, à prier, à demander à Dieu des lumières et la force de prendre une grande résolution.—Je vous répondrai demain, dit le P. Hyacinthe. En effet, le lendemain, le P. Rouard de Card recevait une lettre où l'ex-carême se déclarait vaincu, attendri et demandait qu'on lui préparât une cellule. Jugez de la joie du dominicain. Cependant, il s'agissait d'introduire un étranger, que dis-je ? un apostat dans la communauté, et d'obtenir les pouvoirs nécessaires pour l'absoudre, le cas échéant, des censures ecclésiastiques. Le révérendissime général Jandel, consulté, en référa au Pape, qui manda près de lui le R. P. Rouard de Card et lui accorda toutes les facultés voulues. Mais quels ne furent pas la douleur et l'étonnement du pieux dominicain ! La nouvelle s'était ébruitée, et le pauvre Hyacinthe, mécontent, écrivait pour dire qu'il renonçait à son projet et qu'il ne pouvait supporter l'inquisition dont il était l'objet.

Hélas ! ceci prouve que le P. Hyacinthe est encore loin du bercail. Espérons cependant. Le R. P. Rouard de Card m'a dit, il y a plusieurs mois :—*Il reviendra !*

## ETAT ACTUEL DE L'HOTEL-DE-VILLE.

La rage des incendiaires de la Commune semble avoir choisi de préférence ceux des monuments de Paris qu'on pouvait regarder comme les jalons de notre histoire nationale.

Les Tuileries, le Louvre, le Palais-de-Justice, l'Hôtel-de-Ville, ces merveilles de l'art français à toutes les époques, n'ont pas trouvé grâce devant la horde maudite.

Nous ne saurions trop le répéter avec M. Frédéric Fort, rédacteur du *Bien public* : « Ce n'est pas seulement à l'histoire de Paris, mais à l'histoire de la France entière, que l'Hôtel-de-Ville était lié. Depuis l'émeute des Maillotins, en 1358, bien des émeutes, fatales non-seulement à Paris, mais à la France, ont passé par la même place. Cependant l'Hôtel, dont Pierre Viole posa la première pierre en 1533, et qui fut achevé dans les premières années du dix-septième siècle, a vu d'autres événements. »

Après les fureurs de la Ligue et les horreurs d'un double siège, Paris ne marchandait pas son obéissance au premier Bourbon. C'est à l'Hôtel-de-Ville qu'il fit son entrée. Etranges retours de la destinée ! c'est là, peut-être dans la même *salle du Trône*, que Bailly, le 17 juillet 1789, présenta Louis XVI au peuple, et que le souverain, abandonnant le panache blanc de son aïeul, se para de la cocarde tricolore. Quelques jours après, les 172 commissaires des sections s'y installaient; de là sortait le signal du 20 août. Désormais, toute pensée révolutionnaire aboutit là comme à son centre, et part de là comme de son foyer.

Le premier Comité de salut public y établit sa sanglante dictature. Du cabinet vert, réuni plus tard à la salle du Trône, Robespierre domine la Convention et la France. C'est là qu'il succombe avec ses amis dans la journée du 9 thermidor.

Successivement, le Consulat, l'Empire et la Restauration, agrandissent l'Hôtel-de-Ville. On y fait plus de politique : on y donne des fêtes. En 1810, Bonaparte y reçoit Marie-Louise; le parvenu corse fête la fille des Césars dans le palais du peuple. En 1821, Paris y célèbre le baptême du duc de Bordeaux; en 1825, le duc d'Angoulême revenant d'Espagne, et Charles X revenant de Reims.

Cinq ans s'écoulent, et du même balcon où Bailly avait présenté Louis XVI, La Fayette montre Louis-Philippe en disant : « Voilà la meilleure des Républiques ! »

L'un et l'autre, sans doute, étaient sincères; mais la tâche était au-dessus de leurs forces. C'eût été bien assez pour un roi de faire la meilleure des monarchies. Aussi, dix-huit ans passés, le peuple se retrouvait encore sous les mêmes fenêtres acclamant le gouvernement provisoire. « La populace sublime » ne se contente pas de la République, elle veut la révolution, c'est-à-dire le renversement social; le drapeau tricolore ne lui suffit plus, elle veut le drapeau rouge.

Lamartine, repoussant Pignoble loque, fut véritablement grand. Du même balcon tomba cette parole : « Le drapeau rouge n'a jamais fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple; le drapeau tricolore a fait le tour du monde. »—Immortelle condamnation des prétentions démagogiques.

Hélas !—comme le rappelle notre confrère, dont nous citons volontiers les pages éloquentes,—ces prétentions poursuivirent leurs sanglantes chimères. L'Hôtel-de-Ville vit un instant, le 15 mai, Barbès et Blanqui, chefs d'un parti qui avait déjà résolu la destruction du monument. Aux néfastes journées de juin, l'intrépidité d'une poignée de combattants put seule le sauver. Le général Négrier, tombé sous les balles insurgées, y rendit le dernier soupir.

Là, vint le 13 août 1854, la reine d'Angleterre; puis, successivement, tous les souverains qui visitèrent Paris, laissant au palais leurs dons royaux, témoignages d'admiration pour la grande cité.

N'est-il pas, enfin, dans toutes les mémoires, ce jour où, devant un trône plutôt abandonné que détruit, le peuple, de toutes les classes et de tous les rangs, vint encore sur cette même place proclamer un gouvernement nouveau. Pas un coup de feu tiré, pas une goutte de sang versé; seulement quelques écussons brisés. Mais, hélas ! on a pu voir aussi, comme un signe de l'avenir, un homme ceint d'une écharpe rouge porté là de sa prison par un flot de la « populace sublime. »

Peu après, des mots étranges sont prononcés.

On parle de Commune et de Salut public, et ces paroles semblent d'abord un écho lointain de la grande tourmente. Du 4 septembre au 31 octobre, au 22 janvier, au 18 mars, la marche n'est pas longue; moins longue encore du 18 mars au 24 mai.

« La populace sublime » avait vaincu; elle avait la toute puissance dans Paris consterné, puis enchaîné. Mais ceux qui suivaient les actes et avaient vu réquisitionner, en vingt-quatre heures, toutes les matières incendiaires, et choisir dans cette tourbe et organiser en corps les plus audacieux, les plus inflexibles, les plus criminels, présentant des choses inouïes, n'avaient pas songé que la rage et le cannibalisme s'attaqueraient aux pierres, que le palais du peuple comme le palais des rois aurait le sort de la colonne.

L'Hôtel-de-Ville, le lieu sacré de la dictature jacobine, le lieu sacré aussi des franchises dont ils s'étaient fait un drapeau ! la destruction s'y est exercée dans sa plus complète férocité. Aux flammes tous ces souvenirs !

C'étaient des souvenirs de gloire et d'admiration, des souvenirs patriotiques. Aux flammes ! « le nouveau genre humain » ne veut pas de patrie.

C'étaient des souvenirs de la cité, son histoire, sa vie même. Aux flammes ! « le nouveau genre humain » ne veut pas de cité.

C'étaient des souvenirs de l'art ! aux flammes ! « le nouveau genre humain » n'a pas souci du beau. Plus d'artistes ! partout le niveau de la barbarie.

C'étaient, enfin, les souvenirs des familles. Aux flammes ! aux flammes ! « le nouveau genre humain » n'a pas d'état civil, il ne veut pas de la famille.

—Répondez !—ont-ils dit ;—commandement sinistre !

Et le pétrole a été répandu dans la Salle du Trône où se trouvaient les sculptures de Biard et de Bodin; dans la Salle du Zodiaque, décorée par Jean Goujon et par Coigniet; dans la Galerie de pierre, où avaient travaillé Lecomte Baudin, Desgoffes, Hédouin et Bellel; dans le Salon des Arcades, dans le Salon Napoléon; dans la Galerie des fêtes; dans le Salon de la Paix où l'on voyait les œuvres de Schopin, de Picot, de Vauchet, de Jardin, de Gérard, d'Ingres, de Landelle, de Riesener, de Lehmann, de Grosse, de Benouville, de Cabanel. Et les flammes ont tout dévoré.

—Et maintenant,—dit M. Lefort en terminant,—plus rien que des murs noirs, calcinés, rongés, croulants; un énorme trou béant où sont entassés pêle-mêle poutres, bronzes, marbres et peintures, moellons et chefs-d'œuvre, les débris de ce qui fut l'Hôtel-de-Ville. Et sur quelques pas de murailles, dans les niches éventrées, sur les colonnes brisées, quelques figures de pierre, images isolées d'hommes illustres. Autrefois, ils semblaient appeler la foule au spectacle de leur œuvre; maintenant ils tournent le dos à ces ruines que leurs vertus et leur gloire ont été impuissantes à prévenir.

## MA PETITE FILLE.

(ROMAN.)

Dédiée à ma sœur, madame E. Lequerré.

AIR :— " Si vous n'avez rien à me dire."

## I.

Savez-vous bien qu'elle est gentille  
Et qu'elle a de beaux grands yeux noirs ?  
(Je pense à ma petite fille  
Que j'aime à bercer tous les soirs.)  
Savez-vous bien qu'elle est gentille  
Et qu'elle a de beaux grands yeux noirs ?

## II.

Dans son charmant petit langage,  
Savez-vous qu'elle a de l'esprit ?  
Vous ne devinez pas, je gage,  
Ce que, l'autre jour, elle a dit ?  
Dans son charmant petit langage,  
Savez-vous qu'elle a de l'esprit ?

## III.

Elle a dit que " les demoiselles  
" Portent de gros chignons affreux  
" Qui défigurent les plus belles  
" Et chassent tous les amoureux."  
Elle a dit que " les demoiselles  
" Portent de gros chignons affreux."

## IV.

Sous tes grandes boucles dorées,  
Fine coquette de cinq ans,  
Moque-toi bien des mijaurées  
Aux chignons malsains et pesants.  
Sous tes grandes boucles dorées,  
Moque-toi des chignons pesants.

## V.

Dire combien elle m'est chère,  
Cette enfant-là, je ne saurais... ;  
Veuillez demander à sa mère...  
— " Bavard ! " dites-vous ? — Je me tais.  
Dire combien elle m'est chère,  
Cette enfant-là, je ne saurais !

Ottawa, le 8 juillet 1871.

E. B. DE ST. AUBIN.

## " UN SOIR DE MAI."

A. M. W. Chapman, qui m'adresse une jolie pièce de vers sous ce titre.

Tant que le vallon, drapé de verdure,  
Aura des échos pour les chants joyeux ;  
De ses mille voix tant que la Nature  
Redira les chants, les splendeurs des Cieux,  
Chantez le Printemps, aimable poète,  
Les beaux " soirs de mai," le parfum des fleurs  
A ce monde ingrat qui n'a point de fête  
Où le Rire, hélas ! n'amène les Pleurs !

Ottawa, le 28 juin 1871.

E. B. DE ST. AUBIN.

## REVUE ÉTRANGÈRE.

Les élections ont été en France, comme dans notre pays, le grand événement de la semaine dernière.

Le résultat de ces élections, à Paris, autant qu'il était connu le 4 courant, est celui-ci : Sur 140 députés élus, 120 sont républicains, 8 légitimistes et 12 bonapartistes. La majorité des républicains élus appartient à la nuance modérée de ce parti, dans la proportion de 75 contre 25 radicaux.

Il paraît certain que la proposition qui avait pour but de prolonger de deux ans les pouvoirs de Thiers, et qui avait échoué devant les intrigues combinées des monarchistes, va être présentée de nouveau à l'Assemblée et votée cette fois sans opposition.

## LE COMTE DE CHAMBORD.

Le comte de Chambord annonce, dans une proclamation, qu'il va quitter la France, afin que sa présence dans le pays ne puisse servir de prétexte à aucune agitation. Il ajoute qu'il ne se sépare pas pour cela de ses compatriotes. Quand les Français le voudront, dit-il, nous formerons un gouvernement qui aura pour devise la liberté et le suffrage universel. Il loue l'armée et la croit fidèle au drapeau blanc de Henri IV et de Jeanne d'Arc, qui a conquis l'Alsace et la Lorraine.

Cette proclamation a créé une grande sensation en France ; les journaux républicains disent qu'elle est de nature à augmenter les embarras et les troubles de la France.

Sa candidature au trône se trouve définitivement posée.

## LA MISÈRE DES PARISIENS.

Des lettres arrivant de Paris par les derniers steamers, disent qu'il règne une affreuse misère dans l'infortunée métropole.

A Auteuil seul, il y a 6,000 personnes qui sont nourries au dépens de la municipalité.

Y compris les prisonniers, les tués, blessés, ainsi que ceux qui ont été fusillés, pas moins de 80,000 hommes ont laissé leurs femmes et leurs enfants sans moyens d'existence, et en supposant qu'il y ait trois personnes par famille, on a un total de 240,000 individus qui vivent aux dépens de la charité publique.

La France a payé 325 millions de francs d'indemnité à l'Allemagne, dont 125 millions ont été payés avant l'emprunt.

Les forts de Paris seront abandonnés quand elle aura payé 1,500,000,000 de francs.

Amiens a été déclaré en état de siège, à la suite du meurtre

d'un Prussien, et parce que les autorités locales n'ont pu découvrir l'assassin.

## LA PRESSE.

Bismark s'est plaint de la violence des journaux français à l'égard de l'Allemagne. Le fait est qu'ils ne le ménagent pas.

Voici ce que dit la *Cloche Provençale* en particulier :

" Nous n'oublierons pas nos désastres, dit-elle, tant qu'une herbe épaisse n'aura pas recouvert les tombes de victimes, et tant que cet oiseau de mauvais augure—l'aigle prussienne—n'aura pas cessé de planer sur l'est de la France. Nous avons découvert le secret de la victoire—Revanche ! que les Allemands cessent de nous tendre une main amicale. Et quand nous porterons nos armes vers l'Allemagne, qu'elle tremble, car ce sera pour frapper ceux qui nous ont révélé le destin."

## L'ARMÉE FRANÇAISE.

Elle est réorganisée. Sa force effective est de 320,000. C'est MacMahon qui en sera le commandant en chef ; il a conservé malgré ses malheurs son prestige et l'affection des soldats. Le Comte de Chambord louait dernièrement dans les termes les plus flatteurs l'habileté qu'il avait déployée dans le siège de Paris et la suppression de la Commune.

## ÉTATS-UNIS.

Butler et ses partisans ne se déclarent pas satisfaits du Traité de Washington ; évidemment ils sont exigeants ces gens-là ! Ils voudraient l'annexion pure et simple, en gros et en détail ; ils aimeraient bien aussi une petite guerre avec l'Angleterre, mais celle-ci ne leur donnera pas cette satisfaction, là, à la peine de céder avec le St. Laurent et les pêcheries, l'Ottawa, le Richelieu, la moitié de Québec et le quart de Montréal.

Des nouvelles de Russie annoncent que le grand duc Alexis visitera certainement les États-Unis au mois de septembre prochain.

Il évitera ainsi les désagréments de la chaleur et pourra assister à la session du Congrès, et s'assurer des bonnes intentions du peuple américain envers la Russie.

On prépare en ce moment à Cronstadt, l'escadre qui doit lui servir d'escorte et qui se composera des meilleurs vaisseaux de guerre de la marine Russe.

## MEXIQUE.

Un télégramme de la Havane, 6 courant, transmet des nouvelles du Mexique allant jusqu'au 30 juin.

Contrairement à ce qu'on avait cru d'abord, les élections ont donné à Juárez une majorité assez considérable pour qu'il n'y ait pas lieu de soumettre au congrès le choix du président. Les juaristes auront également la majorité dans le Congrès.

Il est probable que le mouvement révolutionnaire appréhendé depuis si longtemps ne se produira pas. Dans le cas contraire, le gouvernement est en mesure d'étouffer promptement toute tentative de rébellion.

## BUENOS-AYRES.

Le *Courrier de la Plata* du 16 mai dernier annonce que la fièvre jaune a presque complètement disparu de Buenos-Ayres.

Après avoir atteint le chiffre énorme de 500 morts par jour, la mortalité est descendue à 19.

La population de Buenos-Ayres, qui avait émigré en masse, rentre dans la proportion de 2 à 3,000 personnes par jour.

## L'AUTRE CÔTÉ DE LA MÉDAILLE.

Il est intéressant de lire ce que les écrivains sérieux écrivent sur les causes des malheurs de la France, afin de mettre le public en état de juger sainement des choses. Voici ce que Gaillardet écrivait, il y a quelques jours, sur cette question qui a fait dire tant de choses :

" Il est de mode à l'étranger de faire de la France le bouc émissaire de toutes les iniquités européennes et d'attribuer ses défaites militaires à ses défaillances sociales. Chacun a fait sur ce thème une foule de sermons en-deçà et au-delà de l'Atlantique.

" Mais toutes ces jérémiades et ces explications après coup sont des phrases creuses et des rêveries, quand elles ne sont pas de la diffamation. Les revers de la France ont eu une cause purement militaire et politique ; ils ont tenu à l'esprit d'insubordination introduit dans l'armée par les agents de la démagogie auxquels l'empire a sottement donné un droit de réunion et de coalition sans contrôle suffisant ; ils ont tenu surtout à l'aveugle et inepte confiance du gouvernement impérial, qui ne s'était point préparé, et a entrepris une guerre de 1 contre 3, avec une artillerie inégale en nombre et en qualité. Pour triompher dans de pareilles conditions, il aurait fallu une armée composée non d'hommes, mais de demi-dieux.

" Il n'est donc pas besoin d'aller chercher si loin une explication qui se trouve si près, et de mêler à une question purement mathématique des arguments à perte de vue sur la dépravation des hommes et le luxe des femmes. La France et Paris lui-même n'avaient pas de vices qui ne se retrouvent à dose au moins égale dans tous les autres pays et dans toutes les grandes villes. Quiconque a voyagé et est de bonne foi dira que la corruption, le luxe, se retrouvaient à Londres, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à New-York, au même degré qu'à Paris. Le goût des dépenses excessives y était d'importation étrangère. Les équipages les plus extravagants appartenaient à des Anglais ou à des Russes. Les femmes les plus élégantes étaient presque toutes des Américaines. C'étaient elles, c'étaient les étrangères de l'ancien monde et du nouveau qui formaient la clientèle des Worth et autres couturiers et couturières, dont les robes se payaient mille francs. Pour le prouver, il me suffirait de citer des noms connus de tout Paris. Ce sont ces touristes exotiques qui avaient changé toutes les conditions de notre existence française en surélevant tous les prix et en surexcitant toutes les convoitises.

" Il faut ajouter à ce mauvais exemple, comme cause de notre perdition, la prédominance acquise par l'élément industriel sur l'élément agricole. La France a dû, pendant des siècles, sa richesse et son repos à l'agriculture, qui était son occupation presque exclusive. Le jour où elle est entrée en lutte avec l'Angleterre, sur le champ de bataille industriel, elle a doublé peut-être sa fortune, mais aussi les besoins de sa population qui a quitté les campagnes pour les villes et a gagné la corruption de celle-ci avec des salaires plus élevés. Mais si grande que fût la corruption des classes ouvrières de Paris, elle n'égalait pas celle des ouvriers de Londres, si l'on s'en rapporte au témoignage des moralistes anglais eux-mêmes.

" Les crimes de la Commune de Paris ont été d'origine plus étrangère que française, comme l'indiquent la renonciation à tout esprit de nationalité, qui était imposée aux sectaires communistes, et la répudiation des traditions patriotiques constatée par le renversement de la colonne Vendôme et l'incendie des plus beaux monuments de Paris. Ce ne sont pas là des inspirations puisées sur le sol natal ; aussi en retrouve-t-on la première trace dans les discours et les écrits de ceux qui ont été en quelque sorte les commis-voyageurs de la révolution, comme Caussidière qui, en avril 1848, disait " aux stupides bourgeois " que les ouvriers de Paris n'auraient besoin que d'allumettes chimiques pour en faire table rase ; comme Cluseret, dont, par parenthèse, on avait faussement annoncé l'arrestation et la mort, qui écrivait de New-York à ses amis, que si jamais ils tenaient Paris, il fallait le détruire de fond en comble plutôt que de le perdre. Un pareil dessein ne pouvait être conçu et exécuté que par des gens qui ont perdu le sentiment de la patrie et sont devenus des bohèmes errants.

## ACCUEIL FAIT A L'ARMÉE FRANÇAISE.

Depuis soixante-douze jours la tyrannie de la Commune pesait sur les Parisiens.

Épuisée, décimée par six mois de siège et de disette, la population de la grande cité avait à supporter le poids de la guerre civile et l'imbécile et cruelle domination des hommes du 18 mars.

La bataille tous les jours, tous les jours de nouveaux deuils, de nouveaux attentats à toute liberté, à toute croyance, à toute propriété.

Sur la fin, Paris, à bout de forces, avait à subir un nouveau bombardement, pire que celui des Prussiens. La famine entra par toutes les portes, les obus faisaient brèche à toutes les murailles. Après avoir réquisitionné toutes choses, la Commune, aux abois, réquisitionnait tous les hommes, les enfants, les femmes, les vieillards.

Malgré toute son aversion et en dépit de son acte de naissance, il fallait marcher à la guerre fratricide.

Le meurtre, le pillage étaient à l'ordre du jour et l'incendie menaçait de détruire la belle cité si fière de sa grandeur et de sa beauté. On peut juger de la joie primitive de cette population à la vue des troupes libératrices.

Victor Hugo se trouve en ce moment à Luxembourg, logé dans une maison qui fait face à l'hôtel habité par Bazaine.

La rencontre est, on peut le dire, singulière.

La publication prochaine de " Quatre-Vingt-Treize," roman historique annoncé depuis bientôt deux ans, serait le dernier acte de vie littéraire du grand poète, qui, pour sa gloire, eût été bien inspiré en ne faisant jamais que de la littérature.

L'évacuation des troupes allemandes va désormais se faire avec une grande rapidité.

Déjà 405,000 soldats prussiens ont quitté le territoire français.

Un éclat d'obus a ravi au capitaine A. M..., à l'affaire de Champigny, une portion assez intéressante de son individu ; le capitaine s'est vu couper, d'une façon aussi nette que si l'on se fût servi d'un couteau, l'oreille gauche, à laquelle il était naturellement très-attaché.

Par un hasard non moins étonnant, le capitaine a retrouvé son oreille au bout de quelques instants de recherches consciencieuses ; rentré chez lui, et examinant de sang-froid sa situation, le brave militaire se demanda ce qu'il devait faire du cadavre de son oreille ; la mettre dans l'esprit de vin eût été banal ou imprudent ; un domestique eût pu la prendre pour quelque conserve, et la dérober par gourmandise.

Le capitaine, après mûres réflexions, se décida à l'inhumer sous un petit mausolée ; ce fut pour lui l'occasion d'un déjeuner qu'il offrit à quelques amis ; après le dessert, un service civil fut célébré et l'oreille conduite en grande pompe au bout du jardin annexé à son logement. Quelques discours furent prononcés, l'oreille fut inhumée et on plaça sur le tertre, sous lequel elle repose, cette courte inscription :

" Ci-gît mon oreille gauche."

— C'est maintenant un ange au ciel, disait le capitaine, en rentrant chez lui pour prendre le café.

Une maison de la rue de Laval possède un concierge marié et complètement aveugle.

L'autre jour, une dame se présente à la porte de la loge pour demander un renseignement ; avant qu'elle ait ouvert la bouche, le portier qui l'a entendue entrer dans l'allée l'accueille de la façon suivante :

— Ah ! te voilà, vieille canaille... et fait défilé tout le vocabulaire du père Duchêne.

Epouvantée, la dame hasarda un :

— Mais, monsieur !

Le concierge s'arrête interdit, et, de l'accent d'un gentilhomme, lui dit en minaudant :

— Ah ! pardon, madame, j'ai cru que c'était ma femme qui rentrait.

On raconte un incident curieux qui s'est produit à la revue passée le 11 par M. Thiers au camp de Satory.

Dans la matinée, les officiers avaient donné leurs instructions ; un jeune sous-lieutenant avait dit en souriant à sa compagnie :

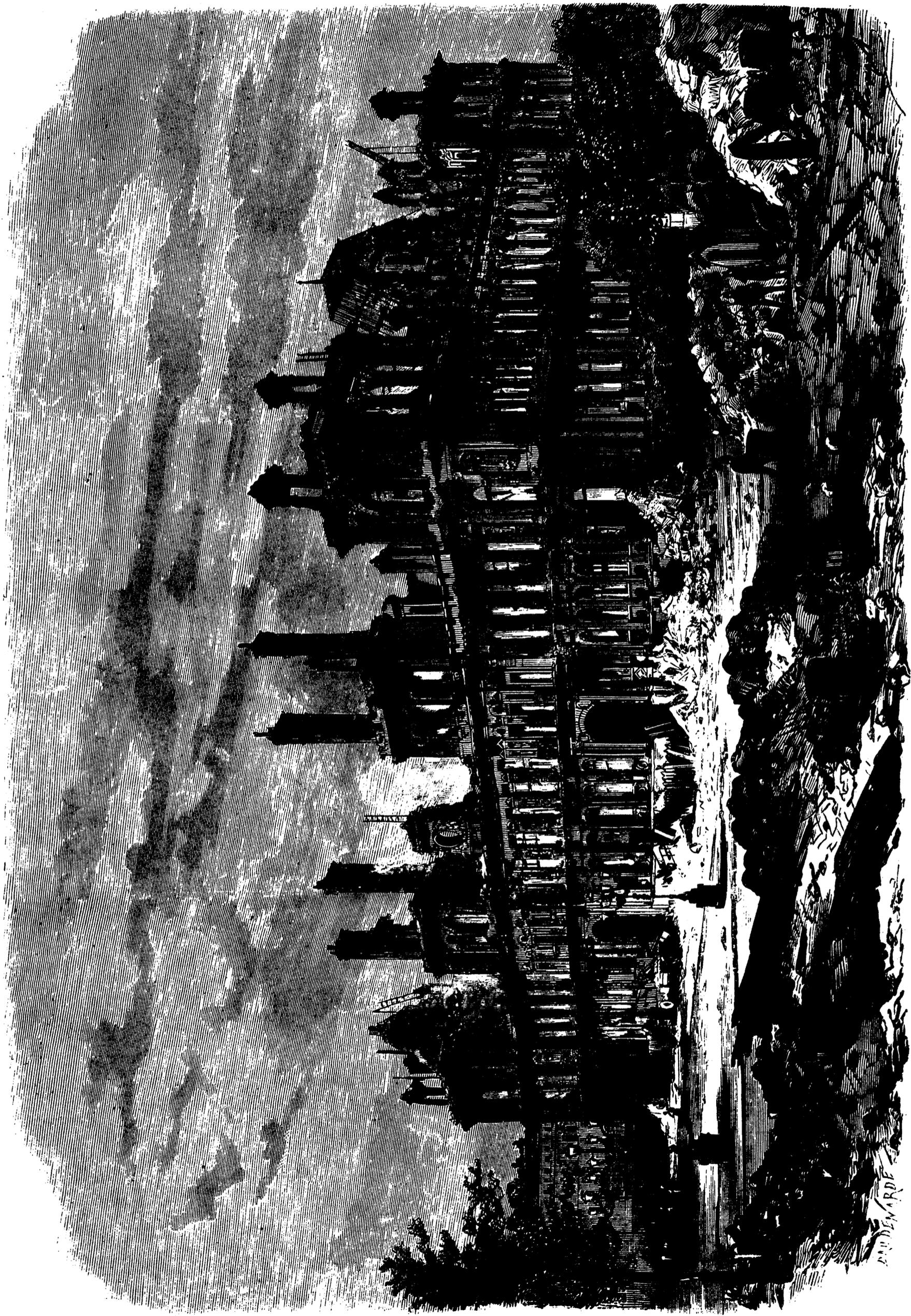
Tâchez d'ouvrir l'œil quand l'Exécutif passera !

Un soldat de cette compagnie, interrogé par le chef du Pouvoir exécutif, répondit :

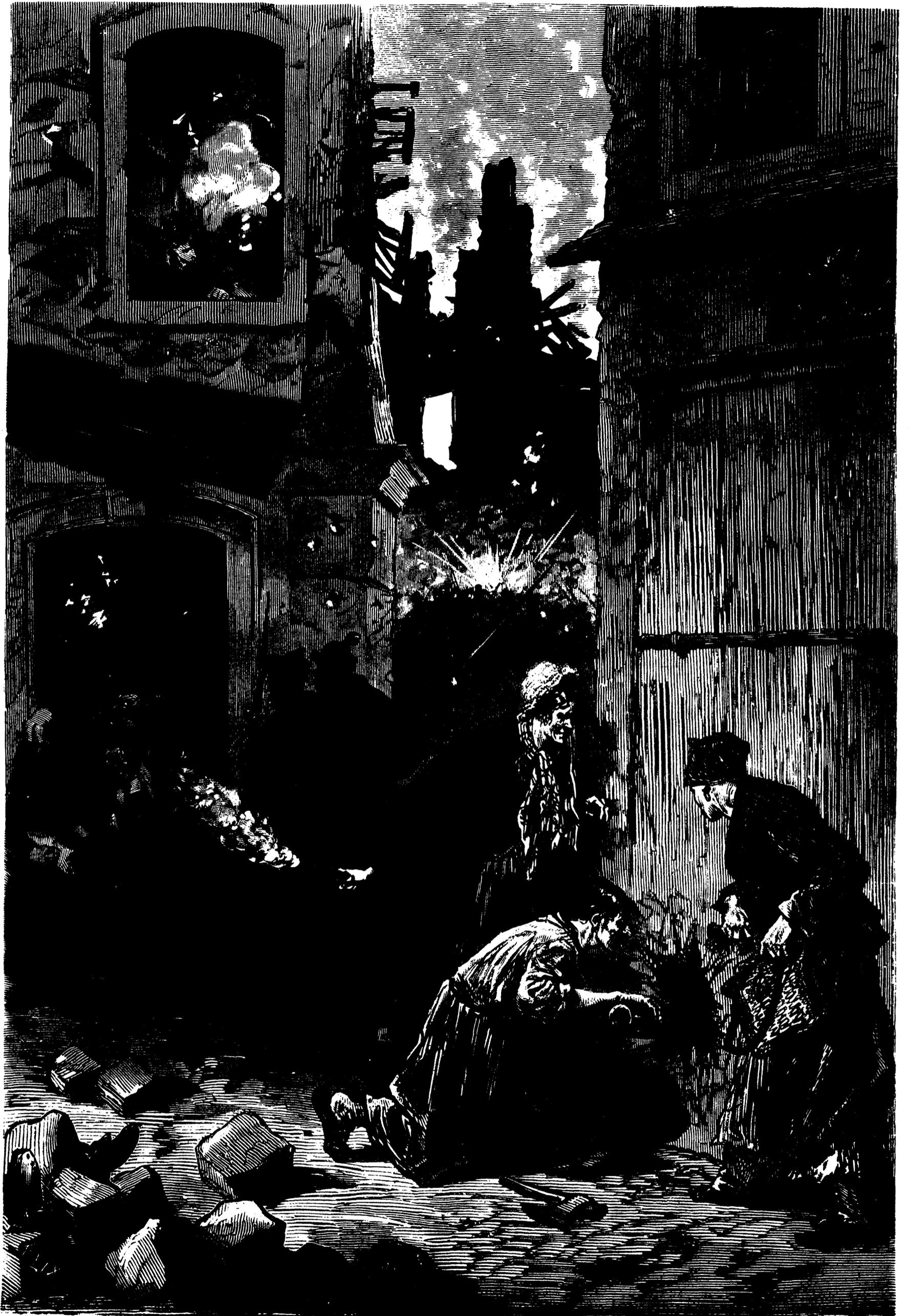
— Oui, mon exécutif, comme il aurait dit : oui, mon lieutenant ou mon général.

M. Thiers ne manqua pas d'en rire, tout le premier.

Depuis cette revue, le chef du Pouvoir exécutif n'est plus désigné par les soldats que sous ce titre : Le général Thiers.



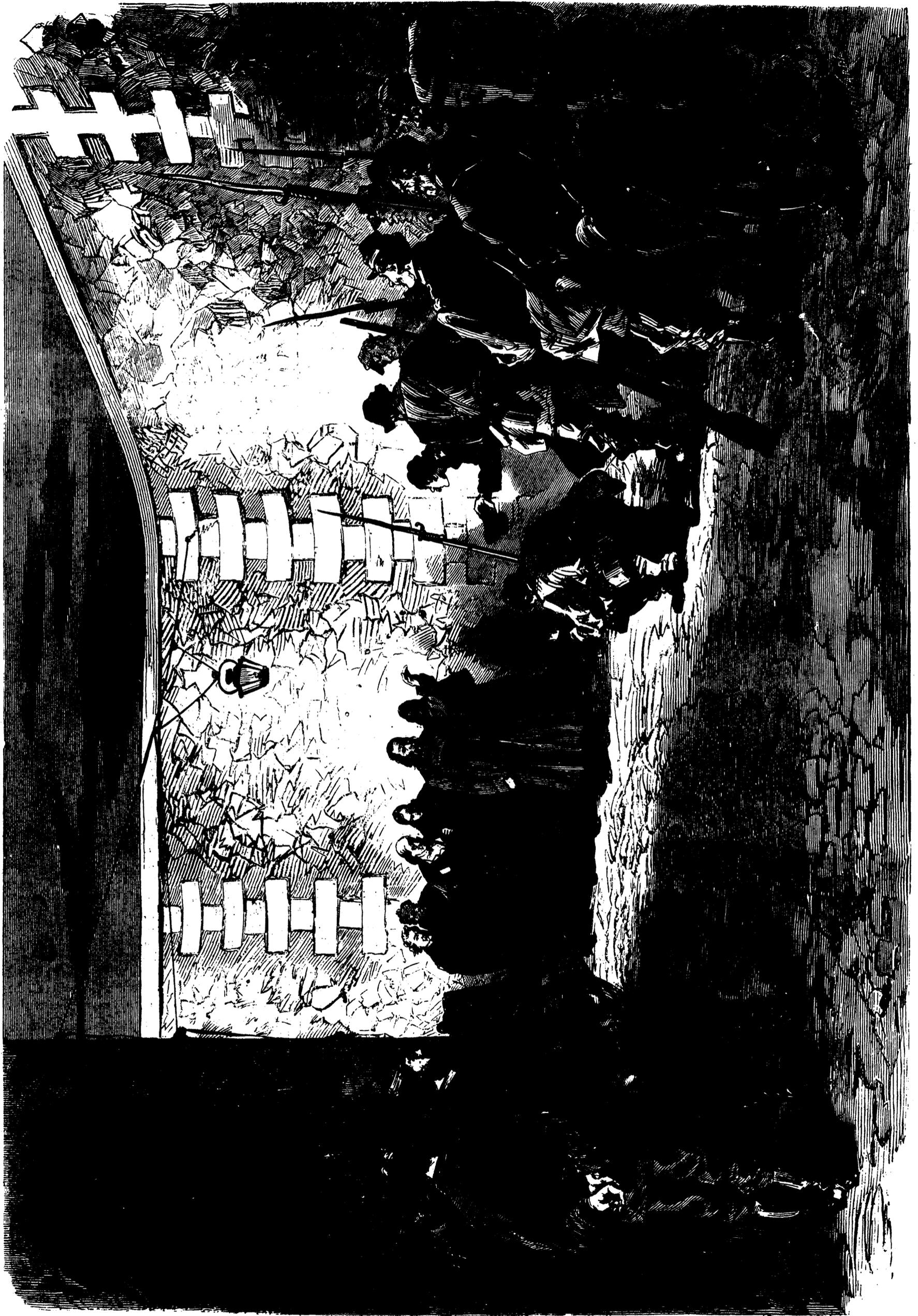
RUINES DE L'HOTEL-DE-VILLE, PARIS.



PARIS.—LES PÉTROLEUSES ET LEURS COMPLICES.



LA DÉLIVRANCE.—ACCUEIL FAIT AUX TROUPES PAR LA POPULATION DE PARIS.



LES DERNIERS MOMENTS DE Mgr. DARBOY.

AGENTS DE "L'OPINION PUBLIQUE."

MM. Lépine et Darveau, Libraires.....	Québec
Dumontier, Libraire.....	Lévis
Roberge, Maître de Poste.....	New-Liverpool
Ls. Béland, marchand.....	St. Ferdinand d'Halifax
S. Belleau, marchand.....	St. Sophie d'Halifax
J. Pitau, Avocat.....	Somerset
L. Genest, marchand.....	St. Henri
M. Morin, N. P.....	St. Anselme
Docteur Label.....	St. Gervais
M. Montmény, Maître de Poste.....	St. Charles, Bellechasse
Ursin Mercier, marchand.....	St. Michel do
François Bélanger, Mtre de Poste.....	St. Valier
J. S. Vallée, Maître de Poste.....	St. Thomas, Montmagny
S. Gamache, marchand.....	Cap St. Ignace
Eugène Casgrain, arpenteur.....	L'Islet
Firmin Proulx, Imprimeur-libraire.....	St. Anne Lapocatière
E. Chapleau, marchand.....	St. Paschal
Ls. Bégin, N. P.....	Kamouraska
Elz. Pelletier, marchand.....	Rivière du Loup, en Bas
Geo. Dionne, marchand.....	Cacouna
Thomas Pelletier, marchand.....	Trois Pistoles
F. Couillard, Maître de Poste.....	Rimouski
Ls. Ouillet, Instituteur.....	Nouvelle Schoolbred, Bonav.
Ls. Foisy, Maître de Poste.....	Arthabaska Station
A. Béland.....	Arthabaskaville
Ls. E. Galipeault, N. P.....	Pont de Maskinongé
M. D'Aigle.....	Belœil
Ladislas Archambault.....	L'Assomption
Théophile Pâquet, marchand.....	Sault-au-Récollet
G. B. Lamarche.....	St. V. de Paul et Ste. Martine
A. Normandin, Maître de Poste.....	Village St. Jean Baptiste
F. Le Buf.....	St. Pierre Miquelon
Blake Langlais.....	Tanneries des Rolland
A. O. Clément, Maître de Poste.....	Baie St. Paul
Elie Pellant.....	Berthier, en haut
L. B. D'Aoust.....	Pointe-Claire
Alfred Lorde.....	Sorel
P. Lespérance, Maître de Poste.....	Longueuil
J. A. Fournier, N. P.....	Chambly Bassin
Ferdinand Gagnon.....	Worcester, U. S.
M. Joassin.....	Valleyfield.
Le major F. Charon.....	St. Hubert.
Eugène Vadeboncoeur.....	Rivière du Loup, en Haut.
J. O. Poirier, Mtre de Poste.....	St. Jacques le Mineur.
Alonzo Pierrepont.....	Winnipeg, Manitoba.
Ls. Normandin, Mtre de Poste.....	Boucherville.
A. Paré, Mtre de Poste.....	St. Bruno.
L. P. Bernard, Ecr.....	Cap Santé.
L. A. Grison.....	Ottawa.
Jos. Labelle, Asst.-Mtre de Poste.....	Sts. Thérèse.
W. Chapman, Ecr.....	St. François, Beauce.
T. Charbonneau, Ecr., Mtre de P. L'Acadie.	
J. O. Poirier, Mtre de Poste.....	St. Jacques le Mineur.
Julien Brosseau, Ecr., Mtre de P. Laprairie.	
Pierre Thérberge, Ecr., N. P.....	St. Marie, Beauce.
E. Bruno, Ecr., Avocat.....	St. Joseph, do
Frs. X. Dulac, Ecr.....	St. George, do
D. Brulé, Ecr., N. P.....	Vaudreuil.
A. Phaneuf, Ecr., N. P.....	Rigaud.
A. Lefebvre, Ecr., N. P.....	St. Marthe et Newtown.
J. B. H. Beaugrand, Ecr.....	St. Athanase.
F. X. Héty, Ecr., Instituteur.....	Lachine.
C. Champagne, Ecr., N. P.....	St. Eustache.
A. Fortier, Ecr., N. P.....	St. Scholastique.
M. le Docteur Migneault.....	St. Augustin (D.-Montagnes).

AVIS.

Ceux de nos abonnés qui désirent vendre leur série de l'Opinion Publique de l'année dernière, trouveront à les placer en s'adressant au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 13 JUILLET, 1871.

ELECTIONS.

Lorsque nos lecteurs recevront ce numéro de notre journal, toutes les élections de la province de Québec seront terminées, la fièvre électorale aura disparu, laissant des traces plus ou moins funestes de son passage dans les consciences. Cependant, il faut avouer que cette élection s'est faite assez convenablement et qu'elle n'a pas été signalée par des désordres très-graves. Elle n'avait pas non plus l'intérêt que donneront à celles de l'année prochaine pour les chambres fédérales les graves questions qui s'agitent en ce moment dans l'opinion publique. Il s'agissait plutôt, cette fois, d'une question d'hommes, de supériorité personnelle. Le résultat, sous ce rapport a été satisfaisant; le niveau intellectuel de la Chambre locale a certainement été considérablement élevé. Si le gouvernement a le droit d'être satisfait de la majorité qu'il a obtenue, tous ceux qui ont à cœur le bien et l'honneur du pays doivent être heureux aussi de l'entrée en Chambre de plusieurs hommes de talent et de caractère, et en particulier de plusieurs jeunes gens qui ne manqueront pas de donner de l'éclat à la représentation.

COMPTON.

M. Sawyer a été élu par une majorité de 200 voix sur M. Ross. On le dit libéral.

MONTMAGNY.

Voici l'état des votes à la fermeture des Polls, pour le comté de Montmagny :

	Fournier.	Bossé.
St. François.....	172	12
Montmagny.....	50	31
Isle aux Grues.....	6	55
St. Thomas.....	174	74
Berthier.....	73	17
St. Pierre.....	85	21
Cap St. Ignace.....	95	147
Township Montminy.....	51	60
	706	417
	417	
Majorité.....	289	

C'est le plus beau triomphe que l'opposition ait remporté depuis l'ouverture de la campagne électorale, et le plus capable de la consoler des revers et des échecs éprouvés sur tous les points.

Nous sommes de l'opinion du *Journal de Lévis*, qui dit cela. Le triomphe de M. Fournier est d'autant plus grand que son adversaire était capable et que les influences conservatrices et ministérielles étaient puissantes. M. Bossé, qui a dû faire la lutte par devoir ou condescendance, se console facilement de sa défaite sans doute. Il avait été choisi comme l'homme le plus capable de disputer la victoire à M. Fournier; il a combattu, dit-on, vaillamment. Mais M. Fournier est dans la période ascendante; à moins de quelque faute grave, il peut jouer un rôle brillant sur l'arène politique où tant de fois il avait été terrassé. Quelques-uns disent qu'il n'a rien perdu de la vivacité de son esprit et de la force de son intelligence; d'autres disent que son talent s'est un peu émoussé dans l'oisivité politique et ils prétendent que dans ses débuts devant la Chambre des Communes, il a été au-dessous de sa réputation. C'est maintenant qu'on va voir ce qu'il peut faire. Pour nous qui sommes partisans de tout ce qui peut contribuer à la gloire et à la prospérité de notre pays, nous désirons que M. Fournier ne soit pas un astre éteint. S'il ne retrouve pas dans les succès éclatants qu'il vient d'obtenir, l'énergie et le courage que les revers pouvaient avoir amortis, ce sera un cruel désenchantement pour le peuple.

OTTAWA.

M. Eddy a battu M. Leduc. Cette élection a soulevé une question de droit constitutionnel. Il s'agissait de savoir si M. Walsh pouvait venir sur les rangs et être élu quoiqu'il n'eût pas été mis en nomination.

L'hon. procureur-général, M. Ouimet, consulté à ce sujet, a prétendu que non. L'Ordre combat cette opinion, et cite l'exemple de l'hon. A. N. Morin qui fut déclaré dument élu, quoiqu'il n'eût pas été mis en nomination. Il est important que l'hon. procureur-général démontre qu'il a eu raison.

ROUVILLE.

Dans ce comté, M. Robert a remporté une victoire facile, M. Rainville ayant résigné la veille de la votation. M. Rainville avait à renverser du même coup les deux membres du comté, M. Robert et M. Cheval, le député fédéral, qui faisait de cette élection la sienne, deux hommes forts par leur activité, leur énergie et surtout leur qualité de résidents et de cultivateurs, qu'ils savaient exploiter. Il fallait les entendre dégoiser contre les hommes de profession. M. Cheval, lui, prétendait que lorsque M. Dorion avait parlé sur une question, les autres ne faisaient que répéter ce qu'il avait dit et que par conséquent il était inutile d'envoyer en Chambre des hommes qui peuvent parler. Avec des principes et des discours comme ceux-là, un peuple ne peut manquer d'aller loin.

Oh! que c'est laid le système représentatif, lorsque par accident il devient un instrument d'ignorance, de préjugé et de superstition! Ceci s'applique à plusieurs comtés.

M. Rainville serait venu à bout, cependant, de triompher de tous ces obstacles, s'il eût posé énergiquement sa candidature il y a trois semaines ou un mois, et s'il eût fait la dixième partie du travail de ses adversaires. M. Rainville aura son temps comme tous les hommes supérieurs.

MEMBRES ÉLUS.

Beauce.....	Pozier.
Bauharnois.....	Hon. Sir G. E. Cartier.
Compton.....	Ross.
Laprairie.....	Esinhart.
L'Islet.....	Verreau.
Lotbinière.....	Joly.
Montmagny.....	Fournier.
Napierville.....	Lafontia nr.
Ottawa.....	Eddy.
Pontiac.....	Poupore.
Rouville.....	Robert.
St. Jean.....	Marchand.
Verchères.....	D'Aigle.

Nous avons assisté à une intéressante discussion, dimanche dernier, à Lanoraie, entre M. Geoffrion, membre pour Verchère, et M. Chapleau, député de Terrebonne. De pareilles discussions sont de nature à produire un excellent effet sur l'opinion publique.

L. O. D.

UN VIEUX GARÇON EN PEINE.

Depuis que nous avons parlé des peines auxquelles étaient soumis les vieux garçons autrefois et la réprobation universelle qui pesait sur eux, il est venu des remords et des réflexions à plusieurs de nos célibataires. L'un d'eux nous écrit de Québec, la patrie des vieux garçons, ses embarras et ses indécisions. On voit qu'il n'a pas encore la conscience tout à fait endurcie et qu'il n'a pas l'intention de mourir dans l'impénitence finale. Ce devait être un bon jeune homme, d'un caractère doux mais facile, que les mauvais exemples et les mauvais conseils ont perverti. Il est sur la voie de la conversion, mais il n'est pas encore complètement débarrassé des fantômes qu'on a dû lui jeter dans l'esprit.

QUÉBEC, 1er juillet 1871.

Monsieur les Rédacteurs,

Vu que vous n'avez plus rien à reproduire contre les vieux garçons et les jeunes filles, si vous aimez encore à reproduire, reproduisez donc ce qui suit; vous verrez que nous avons raison d'être effrayés de l'embarras du mariage.

Pour définir l'embarras dans lequel se met le célibataire qui se marie, lisez ce qui suit :

Voyez donc. — Il y a des maris qui sont obligés de se servir du pistolet ou du fouet pour protéger leur chère moitié contre l'invasion des galants par trop importuns. Ça doit être un embarras d'être constamment auprès d'elle pour la protéger,

quelques fois contre sa volonté! De plus, le mari est responsable des actions de sa femme; il est même responsable de sa langue (instrument si flexible et si dangereux) comme de la sienne, et comme de tout ce qui est sous son empire.

Touchant les lois civiles seulement, voici ce que dit le chapitre sixième du Code Civil du Bas-Canada, au sujet des Droits et devoirs respectifs des époux :

Article 173. Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance.

Article 174. Le mari doit protection à sa femme; la femme obéissance à son mari.

Article 175. La femme est obligée d'habiter avec son mari, et de le suivre partout où il juge à propos de résider.

Article 176. La femme ne peut ester en jugement sans l'autorisation ou l'assistance de son mari, quand même elle serait non commune ou marchande publique.

Voyez donc tous les embarras et les désagréments auxquels s'expose le célibataire qui se marie. Je le répète, il n'y a que l'amour irréflecti qui peut donner assez de toupet pour affronter tout cela.

J'espère que vous me rendrez justice.

Pour se marier, il ne faut pas y réfléchir et il faut en ignorer les devoirs. Il ne s'en suit pas de là qu'on ne doive pas se marier, car Dieu l'a ordonné à nos premiers parents.

UN VIEUX GARÇON.

Ainsi, on le voit, c'est un vieux garçon qui veut et ne veut pas se marier, qui a l'air de comprendre son devoir et qui ne veut pas cependant le remplir. Il veut qu'on lui rende justice. Je crois que la justice à rendre aux vieux garçons serait de renouveler contre eux les édits et les peines portés contre eux autrefois. Dans un jeune pays surtout, ils devraient être traités avec plus de rigueur. Et quand on voit que c'est à Québec, où il y a tant de jolies filles, qu'on trouve plus de vieux garçons, on ne peut sévir assez fortement contre un pareil désordre social. On dit que les femmes de Québec sont un peu responsables de l'existence de ce fléau qu'on appelle les vieux garçons, qu'elles leur rendent la vie trop douce, trop agréable, et que ces messieurs craignent de laisser le certain pour l'incertain.

Je crois qu'un bon moyen pour faire disparaître les vieux garçons, serait de les forcer, à trente ans, de prendre licence tous les ans et de porter numéro. Ce serait un excellent moyen de grossir les revenus du gouvernement local, un moyen plus efficace et moins injuste que l'augmentation des taxes judiciaires.

BALSAMO.

UN SUCCES.

Nous remercions les paroisses de St. Eustache, de Ste. Scholastique et de St. Augustin, de l'accueil qu'elles ont fait à notre agent, M. Dumas. Nous avons maintenant 65 abonnés dans la première, 64 dans la deuxième et 21 dans la troisième. Il faudrait être exigeant pour ne pas se féliciter d'un pareil succès. Nous ne regrettons pas d'avoir compté sur la sympathie publique en faveur de notre entreprise. Evidemment, nos compatriotes ne sont pas aussi apathiques que plusieurs le disaient pour la lecture et la culture de leur intelligence.

UNIVERSITÉ LAVAL.

M. l'abbé Gauthier, professeur d'histoire au Séminaire de Québec a reçu le degré très-honorable de docteur en théologie, après un examen dans lequel il s'est distingué.

M. Charles Darveau a aussi obtenu ses degrés de licencié en droit. L'Echo de Lévis dit qu'il a subi ses examens avec un succès remarquable et il annonce que ce monsieur est devenu l'un de ses rédacteurs.

M. P. A. A. Collet de Lévis, obtenait quelques jours après le diplôme de docteur en médecine. On travaille à Québec.

GÉNÉROSITÉ DE M. STEPHENS.

En récompense des efforts incessants que fait le Rév. A. Labelle pour répandre dans sa paroisse de bonnes et saines notions sur l'agriculture, M. le conseiller Stephens, de cette ville, lui a fait don d'un veau *Aldernays* de la valeur de \$200 et de plusieurs poules que l'on estime à \$20 piastres le couple.

La générosité de M. Stephens mérite d'être connue du public. Nous n'avons pas l'habitude de faire des éloges à ce monsieur, mais cette fois il y a droit.

UNE BELLE INDUSTRIE.

Nos lecteurs trouveront, dans notre dernière page, une annonce qui mérite leur attention.

M. Macdonell vient de frapper une bonne veine, de combler une lacune qui se faisait vivement sentir dans notre société. Il ouvre, à Montréal, un bureau de traduction, de correspondance et d'informations. Combien de personnes tous les jours parcourent les rues et les bureaux, ne sachant à qui s'adresser pour faire traduire ou écrire des correspondances, mémoires, reçus ou documents de toute espèce?

Nul n'était plus en état que M. Macdonell de satisfaire ce besoin, de combler cette lacune. Sa haute éducation, ses talents, sa position et ses connaissances légales et littéraires offrent à tout le monde, riches ou pauvres, aux gens instruits comme à ceux qui ne le sont pas, les meilleures garanties.

M. Macdonell est un avocat, un littérateur et un homme d'affaires ; il écrit et parle l'anglais avec la plus grande élégance, nous ne pouvons trop le recommander à nos lecteurs de la ville et de la campagne.

Nous regrettons d'apprendre la mort de l'abbé Louis Proulx, grand-vicaire, curé de Sainte-Marie, Beauce. Il a succombé à l'âge de 67 ans et 3 mois. C'était un homme distingué.

CAUSERIE.

Lafontaine dit quelque part, en parlant du secret : "Le porter loin est difficile aux dames."

C'est pourquoi ma maligne petite sœur Nina vient traitreusement révéler au public qui l'avait oublié, qu'autrefois je m'appelais chat, et qu'en cette qualité, il n'est pas étonnant que je parle de puces.

M'est avis qu'elle n'aurait pas dû soulever cette question compromettante pour elle et ses compagnes, car enfin elle prouvera davantage ce que l'on sait déjà assez, savoir, que les puces sont les meilleures amies des dames.

C'est peut-être de nature à compliquer ce qu'elle appelle l'embarras de leur position. Car enfin trouvez-moi donc un homme qui aime la fréquentation des puces. Allons, Nina, embrassons-nous à travers les soixante milles qui nous séparent. Tu as vendu ton frère Joseph, mais aussi généreux que le fils du patriarche, il t'embrasse en signe de réconciliation.

Sans rancune, mesdames et messieurs. Vous me comprenez, mes amis, comme dit notre bon Cheval de Rouville. Mon ami Victor, notre autre M. P. pour P. Q., craignant qu'on ne l'accuse de plagier son confrère a tourné la phrase comme suit : "J'me comprends-ti ? J'assure le lecteur que ces mots font sensation sur le peuple. Mais moi qui suis goguenard, j'ajoute après chaque "J'me comprends-ti" de mon candidat : quod est demonstrandum.

Si j'avais une bouche d'or, une langue angélique, je dirais de sublimes choses sur ce que j'ai vu et entendu. Mais j'essaierai toujours, priant le lecteur de croire que ce que je pourrai dire restera cent coudées au-dessous de la réalité.

Il est à Marieville, une chapelle petite, modeste, mais sublimement décorée. De splendides gravures en ornent les murs, et quand, le soir, l'autel resplendit des feux de mille lumières, quand la voix calme et douce du prêtre se fait entendre, quand la voute sonore retentit des murmures de l'orgue et des voix de femmes, quand la foule pieuse prie agenouillée, alors la sainte chapelle semble être le portique des demeures célestes, et je ne sais de quelles émotions étranges l'âme se sent éprise. Cette chapelle est celle de l'Hôpital sous la direction des Dames Grises.

C'est là où je vais parfois, le soir, oublier les ennuis du jour :

Quand les ombres du soir descendent sur la terre, Quand les oiseaux joyeux ont cessé leur doux chant, Quand la brise se tait, que la feuille légère Ne se balance plus au caprice du vent, Quand du soleil couchant meurt la dernière flamme, Pour dissiper l'ennui qui pèse sur mon âme Je vais parfois rêver dans la paix du saint lieu. Là, des femmes en deuil adorent le bon Dieu : Des vieillards chancelant sous le fardeau de l'âge, Des vierges, des enfants au radieux visage, Courbant leur front pieux devant le saint autel, Implorant à genoux la clémence du ciel.

Tout en ce lieu respire une paix indicible : La Majesté de Dieu s'offre à nous moins terrible, Et le chemin du ciel nous paraît un sentier Où l'on puisse courir et ne point se blesser. Et quand l'orgue soupire et que des voix de femmes Modulent doucement les soupirs de nos âmes, Il semble qu'envolés dans un autre séjour, Nos cœurs brûlent déjà du sésaphique amour.

O vous, vous qui courez les plaisirs et les fêtes Pour calmer de vos cœurs les flots et les tempêtes, Vous, âme desséchée au souffle des douleurs, Allez prier au temple : un Dieu tarit nos pleurs !

Sainte religion, vieille foi de nos pères, Qu'enfants nous apprenions des lèvres de nos mères, Toi qui fais les martyrs, toi qui fais les héros, Qui rends aux malheureux la paix et le repos, Sois à jamais bénie !

Assez : en dire plus déprécierait mon sujet.

Le départ de la malle ne me laisse pas le temps de continuer. Mon savant confrère J. B. B. aura sa réponse la semaine prochaine. Qu'il prenne patience, nous finirons peut-être par nous entendre.

Marieville, juillet 1871.

JOSEPH.

CHANGEMENTS MINISTÉRIELS.

On lit dans la Gazette de St. Hyacinthe.

On nous écrit d'Outaouais en date du 3 juillet :

"Depuis quelques jours, des personnes fort bien renseignées disent assez ouvertement qu'il y aura dans quelques semaines des changements importants dans le gouvernement fédéral. Quatre des membres du cabinet actuel vont se retirer pour être remplacés par des hommes nouveaux. L'hon. M. Tilley va se rendre à la Colombie Anglaise en qualité de gouverneur ; l'hon. M. Morris sera nommé juge ; l'hon. M. Chapais entrera comme surintendant au bureau des mesureurs de bois de Québec et l'hon. M. Aikins qui représente l'élément méthodiste dans le cabinet, reprendra son siège au Sénat, comme simple membre de cette chambre.

"Quels seront les heureux mortels qui remplaceront ces quatre ministres ? Telle est la question que se posent tous les faiseurs de cabinet. Jusqu'aujourd'hui, on n'a mentionné avec certitude qu'un seul nom : celui de l'hon. Sir A. T. Galt, qui entrera au ministère des douanes à la place de M.

Tilley. Ce dernier, s'il fallait en croire des rumeurs qui s'accréditent de plus en plus, aurait pour successeur dans la représentation du Nouveau-Brunswick, l'hon. M. Anglin, l'un des libéraux les plus influents de cette province. D'autres prétendent aussi que M. Tilley sera remplacé par quelqu'un des membres du gouvernement local du Nouveau-Brunswick. Sir J. A. Macdonald sait que ce gouvernement lui est hostile et il voudrait atténuer sa force en lui enlevant quelqu'un des hommes les plus populaires qui le composent.

On parle aussi de l'hon. M. Holton comme l'un des ministres remplaçant Sir G. E. Cartier, qui conduit tout le Parlement de Québec par l'intermédiaire de M. Chauveau, serait heureux d'avoir M. Holton pour collègue dans le gouvernement fédéral, afin de ne pas l'avoir pour adversaire dans la législature locale. Reste à savoir si M. Holton saura éviter le piège qu'on va lui tendre !

"Quant à la nomination de Sir J. A. Macdonald au poste de gouverneur général du Canada, elle est plus qu'improbable. On en parle aucunement dans les cercles officiels bien informés."

NOUVELLES GÉNÉRALES.

La municipalité de St. Sauveur de Québec a souscrit \$25,000 en faveur du chemin de la rive Nord, dimanche dernier.

La députation de la compagnie de la rive Nord est parti pour New-York où elle va négocier l'emprunt nécessaire à la construction du chemin.

On dit qu'à la prochaine session du parlement fédéral, la charte pour la construction du chemin du Pacifique sera octroyée à une compagnie.

Le Times d'Ottawa annonce que M. Morgan va bientôt faire paraître un nouvel ouvrage. C'est un dictionnaire biographique canadien qui aura pour titre : "Of the Dominion."

M. Trutch est nommé gouverneur de la Colombie anglaise qui fait maintenant partie de la Confédération. Il doit cet honneur aux efforts qu'il a faits pour opérer l'annexion de cette colonie au Canada.

Une dépêche télégraphique annonçait samedi, la triste nouvelle de l'assassinat de M. G. H. Macaulay, secrétaire de l'orateur de la Chambre des Communes. Ce monsieur s'était rendu à Montebello, au moment des élections ; il y aperçut une auberge qui, au mépris des règlements, n'était pas fermée, il voulut en faire l'observation au propriétaire de l'établissement, une discussion s'éleva, et bientôt les partisans de Leduc arrivant à la rescousse, le malheureux fut assommé.

Le Globe ayant annoncé dernièrement que Sir John A. Macdonald avait blâmé l'hon. M. Langevin pour avoir parlé du traité de Washington de la manière dont il l'a fait à l'élection de Québec, le correspondant de la Gazette à Ottawa dit qu'il a été aux informations à ce sujet et qu'il a acquis la certitude qu'il n'y a rien de fondé dans la rumeur mise en circulation par le journal de Toronto. Il ajoute que la déclaration de M. Langevin exprime très-clairement les vues de tout le cabinet et que Sir John n'approuve pas les clauses actuelles du traité concernant les pêcheries.

MORT D'UN JOURNALISTE.

Nous regrettons d'apprendre la mort de M. J. J. Phelan, ancien rédacteur de la Minerve. Écrivain de mérite, modeste et consciencieux, M. Phelan a occupé longtemps une place honorable dans le journalisme canadien. Il a contribué, par ses écrits, au succès de la cause conservatrice qui s'appelait alors la cause libérale. Le jour du triomphe, il disparut ; et tandis que tant d'autres parvenaient, il s'enveloppait de plus en plus dans son obscurité. Quelques-uns cependant ne l'oublièrent pas, et il trouva plus tard de l'emploi au ministère de l'Instruction Publique.

M. Phelan laisse à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un noble caractère et d'une longue infortune fièrement portée.—Événement.

FAITS DIVERS.

NOYÉS.—Dimanche soir, le 1er du courant, trois milles en bas de Windsor Mills, en ce district, M. Nelson, son épouse, ses deux enfants et Mlle. Patterson étaient à faire une excursion en chaloupe, sur la rivière St. François. Mlle Patterson perdit tout à coup l'équilibre et tomba à l'eau. En cherchant à la sauver, M. Nelson fit verser la chaloupe et tous les excursionnistes furent précipités dans la rivière. M. Nelson parvint à se sauver sur le fond de la chaloupe renversée. Les cris de M. Nelson attirèrent deux hommes, qui parvinrent à sauver l'un des enfants ; mais cette mère infortunée fut entraînée par le courant, ainsi que son plus jeune enfant et Mlle Patterson, qui disparurent pour toujours. Les trois cadavres ont été retrouvés. M. le coroner Woodward a tenu une enquête, et le jury a rendu le verdict de "mort accidentelle en se noyant." Ce triste accident a jeté le plus grand deuil dans le voisinage.—Pionnier de Sherbrooke du 30 juin.

UN MARIAGE DE GÉANTS.—Samedi matin, dit l'International, les abords de Trafalgar Square étaient encombrés par une foule de curieux, qui étaient venus là dans l'espoir d'apercevoir le capitaine Van Buren Bates, de l'armée américaine, et Miss Anna Hanen Swan—le géant et la géante—qui allaient s'unir par les liens du mariage, dans l'église St. Martin's-in-the-Fields.

Le héros de la fête—un héros ne connaît pas de bornes, a dit Shakespeare—a près de huit pieds de hauteur. On peut dire sans exagération que c'est un homme d'estoc et de taille. Quant à l'héroïne, elle est plus grande encore : elle pourra se flatter de dominer toujours son époux... de près d'un demi-pied.

Ce mariage de high life a été célébré par un ministre qui paraissait avoir été choisi pour la circonstance : il mesurait plus de six pieds. On peut dire que dans son ensemble, c'était une gigantesque cérémonie.

Miss Christine Milly, la jeune fille à deux têtes, était présente à la fête. Elle paraissait très-impressionnée de la solennité de la cérémonie, et on a remarqué qu'à plusieurs reprises elle s'est parlée à l'oreille, sans doute pour se communiquer ses impressions.

La cérémonie était terminée à midi : au moment où les nouveaux mariés quittèrent l'église, l'orgue joua la marche nuptiale, et les deux époux furent chaleureusement applaudis par la foule.

VARIÉTÉS.

Charles VII, roi de France, après avoir régné pendant près de quarante ans, se laissa mourir de faim, dans la crainte d'être empoisonné. Il avait employé sa vie en galanteries, en jeux et en fêtes. Un jour, Lahire étant venu lui rendre compte d'une affaire importante, ce roi, tout occupé d'une fête qu'il devait donner, lui en fit voir les apprêts, et lui demanda ce qu'il en pensait. "Je pense, dit Lahire, que l'on ne saurait perdre un royaume plus gaielement."

Un capitaine de grenadiers avait à la grand'chambre un procès dont il attendait le jugement avec impatience, parce que son adversaire, qui le consumait par la chicane, l'avait dépouillé injustement de son bien. Comme il vit que la fin de son procès semblait toujours s'éloigner, ne consultant que son désespoir, il va chez M. de Harlay, premier président, pénétrer jusque dans son cabinet, où ce magistrat était en compagnie, et après avoir décliné son nom et défini son procès, il dit d'un ton emporté : "Je suis au désespoir ; si vous ne me jugez pas incessamment, je suis homme à vous poignarder ;" il sortit sur-le-champ. M. de Harlay dit froidement : "Voilà un compliment nouveau pour moi." Il assembla des députés, des conseillers à qui il demanda quelle peine on devait imposer à une pareille insolence et à une telle insulte. Tous opinèrent à une peine capitale : "Et moi, dit-il, je ne suis pas de cet avis, je pense qu'un officier qui est assez résolu pour menacer un premier président chez lui, de le poignarder, doit être extrêmement intrépide : il faut conserver au roi un pareil officier, dont le courage ne peut être que funeste à nos ennemis ; jugeons-le promptement." L'officier fut jugé le lendemain, et gagna son procès avec dépens.

Réponse laconique faite par le marquis de Tierceville, gentilhomme normand, fils du lieutenant de roi de Dieppe, lequel étant un jour introduit chez une dame de la première condition par un de ces grands diseurs de rien qui veulent toujours primer partout, ce parleur dit en gascon à la dame avec un air de confiance : "Madame, voilà M. le marquis de Tierceville, que je vous présente, qui n'est pas si sot qu'il en a la mine.—Madame, répondit Tierceville, c'est la différence qu'il y a de lui à moi." Tout le monde trouva cette réponse fort juste.

Deux seigneurs de la cour, dont on taira le nom, se promenant ensemble à la campagne, rencontrèrent un paysan qui battait son âne avec excès ; touchés de compassion pour cette pauvre bête, ils dirent au paysan : "Mon ami, tu es bien cruel de maltraiter ainsi ce pauvre animal." Ce paysan ayant ôté son chapeau, se tourne respectueusement vers son âne, et lui dit : "Pardon, monsieur mon âne, pardon ; je ne croyais pas que vous eussiez des parents à la cour."

Il paraît qu'à Metz, des duels fréquents ont lieu tous les jours entre des Messins et des officiers allemands.

MARIAGES.

A Montréal, le 1er juillet courant, par le Rév. A. F. Trudeau, Vicaire Général, M. William Duclos, ci-devant de Montréal et maintenant de Boston, Mass., à Demoiselle Marie-Olive-Joséphine Pitau, ci-devant de Plessisville, comté de Mégantic, et maintenant de Boston.

A l'Isle-Verte, le 26 de juin, par le Rév. Augustin Ladrière, curé, Louis-Antoine Dastous, écrivain, de St. Germain de Rimouski, à Mlle. Marie-Louise-Léopoldine Gauvreau, fille de Narcisse Louis Gauvreau, écrivain, protonotaire du district de Témiscouata, et nièce de Son Excellence Sir Narcisse-Fortunat Belleau, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

DÉCÈS.

En cette cite, le 30 juin, à l'âge de 30 jours, Marie George René Ivanhoe, enfant unique du Lieut.-Col. Gustave d'Odette d'Orsonnens, Major de Brigade.

PRIX DU MARCHÉ DE MONTREAL.

Table with market prices for various goods like flour, oil, and meat. Columns include item names and prices in dollars and cents.

Enregistré en conformité de l'Acte pour protéger les droits d'auteurs, de 1868.

## L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOSEPH MARMETTE.

### SECONDE PARTIE.

#### CHAPITRE I.—Suite.

—Que ce bombardement dure seulement un mois, reprit Raoul après quelques moments d'un poignant silence, et il ne restera pas plus de maisons debout dans la capitale que dans nos campagnes dévastées. (1) Jolie perspective pour l'automne et l'hiver prochain ! Et tu crois que lorsque nous serons sans asile, sans munitions, sans pain et sans argent, nous pourrions tenir longtemps tête à un ennemi bien muni de tout ce qui nous manque ? Non, Lavigneux. Aux yeux de tous les gens éclairés, notre situation est désespérée, si nous ne remportons pas une victoire décisive qui force, par un miracle, l'ennemi à se rembarquer et à quitter aussi précipitamment le pays qu'en seize cent quatre-vingt-dix. Mais je crains bien que Dieu ne veuille pas le faire, ce miracle ! Ne va pas t'imaginer pourtant que si les chefs sont mieux renseignés que les soldats, leur courage en soit amoindri. Bien au contraire ! Nous serons les premiers à vous donner l'exemple de bien mourir. Car bien que la conviction du succès nous manque, celle du devoir nous restera toujours.

N'était-ce pas de l'héroïsme que l'acte de ces gentilshommes et de ces paysans qui couraient à la mort, les uns persuadés qu'elle serait inutile au salut du pays, et les autres confiants dans le succès de leurs armes et comptant toujours sur des secours que la France ne leur envoyait plus depuis longtemps ? Oui, certes, ou l'héroïsme n'existait jamais.

Nous sommes d'autant plus émerveillés aujourd'hui de la lutte acharnée qui retarda la conquête, qu'énergiques par de longues années de paix, et le cœur racorni par cette fièvre des intérêts matériels qui va courant par le monde et ronger tous les peuples, nous ne savons plus agir que pour des motifs froidement calculés et pesés au poids d'un bien-être assuré.

Pauvres ancêtres, dont les os blanchis se retrouvent par toute la contrée sous la charrie du laboureur, tant ils sont nombreux les champs de bataille de la patrie où vous êtes tombés en combattant, c'est à peine si vos fils d'aujourd'hui savent apprécier votre grandeur d'âme ! Ils en sont stupéfiés ! Peut-être même se rencontrerait-il parmi eux des économistes qui seraient tentés de taxer votre héroïsme de folie ! Serait-ce donc, ô sublimes fous que vous étiez, que votre forte race s'est tellement abâtardie d'âge en âge, qu'elle ne peut plus produire aujourd'hui que des épiciers ?

Lavigneux avait cependant secoué plusieurs fois la tête dans un mouvement de dénégation, tandis que Raoul avait laissé percer son découragement.

—Vous êtes triste, mon lieutenant, répondit-il, et certes vos derniers malheurs vous en donnent bien le droit. Voilà pourquoi ce que vous dites est aussi sombre que vos idées ordinaires. Mais, ne vous semble-t-il pas que l'heure de notre départ pour le camp de l'Ange-Gardien doit être arrivée ?

Raoul tira de sa veste brochée une montre d'or toute incrustée de pierreries, bijou de famille qui avait compté bien des heures fastueuses à ses pères, dans les brillantes cours du Louvre et de Versailles. Il se dirigea vers le feu le plus proche pour consulter le cadran sur lequel les fines aiguilles marquaient onze heures.

Les rumeurs vagues qui s'élevaient du camp, au fond de la vallée, se taisaient peu à peu, et les feux de bivouac allaient se mourant dans les ténèbres.

Parfois, entre deux décharges de l'artillerie qui tonnait vers la ville, on entendait se croiser les cris des sentinelles du camp français. Les plus rapprochés arrivaient distinctement aux oreilles de Beaulac et de Lavigneux, qui saisissaient alors chacune des syllabes du quivive ; les autres, en raison de l'éloignement, ne leur parvenaient que confus ou bruisaient dans le lointain comme ces sous-inconnus et plaintifs qui roulent, le soir, au fond des grands bois, sous le dôme sonore des arbres endormis.

Placez cette scène étrange dans un pays à demi-civilisé, encadrez ce tableau dans un immense réseau de forêts presque vierges encore, et vous aurez une idée de la mise en scène de cette lutte opiniâtre engagée depuis

(1) « La basse-ville, » dit M. Garneau, « fut entièrement incendiée dans la nuit du 8 au 9 août. La plus grande et la plus riche portion de Québec ne fut plus qu'un monceau de ruines, et quantité de citoyens, riches auparavant, se trouvèrent, par ces désastres, réduits à l'indigence. »

Nous verrons plus loin que la haute ville n'eut pas moins à souffrir du bombardement, puisque les soldats anglais durent y reconstruire une partie des maisons incendiées afin de se mettre à l'abri pendant l'hiver qui suivit.

D'après le passage que je vais citer, extrait du journal du capitaine anglais Knox, ce fut ce jour-là, seize juillet, que la cathédrale de Québec devint la proie des flammes. « At eleven o'clock, a fire broke out in a large building in the upper town, and burned with great fury. The great cathedral church of Québec, with all its paintings, images and ornaments, were entirely destroyed by this conflagration occasioned by our shells. » *Historical Journal, by John Knox, 16th July, 1759.*

si longtemps pour la possession d'une contrée perdue comme un îlot dans l'Océan.

—En effet, dit Raoul qui revint vers Jean. Il faut sans plus tarder nous mettre en marche. Avant que nous n'ayons atteint l'Ange-Gardien, tout le monde dormira au camp de Wolfe.

Raoul jeta sur ses épaules un manteau de velours sombre, s'assura que ses pistolets étaient amorcés, que le chien en obéissait bien à la détente, et constata que son épée sortait aisément du fourreau. Puis, en homme certain d'avoir sous la main, en cas de danger, de ces amis sûrs qui vous aident à sauver votre vie :

—Allons ! dit-il à Lavigneux d'un air résolu.

Celui-ci passa devant son officier pour le guider. Tous deux, continuant à graver la hauteur, disparurent bientôt dans la noire bordure des sapins derrière laquelle se trouvaient les Marches-Naturelles dont le cours impétueux et resserré de la rivière Montmorency rouge en grondant les lourdes assises.

M. de Montcalm avait manifesté, le matin même, en présence de son aide-de-camp, M. de la Roche-Beaucourt, le désir qu'il avait d'envoyer quelques éclaireurs au camp de l'Ange-Gardien, assis sur la rive gauche du Montmorency, afin d'obtenir quelques renseignements touchant la force et la position de l'ennemi.

M. de la Roche-Beaucourt, auquel Raoul avait raconté la capture de sa fiancée par les anglais, et qui savait combien Beaulac saisi-rait avec reconnaissance l'occasion d'essayer de retrouver Mlle de Rochebrune, s'empressa de proposer au général de confier cette mission périlleuse au jeune officier dont le courageux esprit d'entreprise, aidé de l'expérience du coureur des bois Lavigneux, offrait de bonnes promesses de réussite.

Le général n'avait aucun motif pour refuser les services du jeune homme dont le nom lui était même parvenu après la descente nocturne du capitaine Brown sur le rivage avoisinant l'intendance. Aussi dut-il consentir aisément à confier cette exploration dangereuse à Beaulac, qu'il savait s'être si bien tiré, une première fois, d'entre les mains des anglais.

La joie de Raoul fut immense quand il reçut de la bouche de M. de la Roche-Beaucourt l'ordre d'une mission qui se conciliait si bien avec ses sollicitudes amoureuses et son vif désir de se signaler par quelque action d'éclat. Ce fut avec des larmes plein les yeux qu'il témoigna à son supérieur la reconnaissance qu'il ressentait de ce que celui-ci avait bien voulu songer à lui.

Pour sonder justement la profondeur du désespoir de Raoul, après la capture de sa fiancée par Brown le capitaine anglais, il faut penser d'abord au bonheur qu'il avait éprouvé en retrouvant Mlle de Rochebrune à Beaumanoir. En rapprochant ce plaisir ineffable de l'affreux malheur qui l'avait suivi de si près, en songeant que la même heure avait vu Beaulac s'élever dans les plus hautes sphères de l'extase et retomber, sans aucune transition, dans les abîmes d'un autre gouffre de maux, on comprendra peut-être l'intensité de cette grande infortune trop lourde pour un aussi jeune cœur.

Dans les premiers transports de sa douleur il avait voulu se tuer. Mais retenu au moment fatal par la main plus calme de Lavigneux, Raoul s'était laissé désarmer par le Canadien, qui l'avait ramené au camp de Beaulac.

Plusieurs jours durant, Beaulac était resté plongé dans un profond affaissement, encore augmenté par l'inaction forcée que sa blessure l'obligeait de garder. Peu à peu réveillé cependant par sa raison, qui lui disait que mieux valait, après tout, que sa fiancée fût au pouvoir des Anglais, lesquels respecteraient sans doute leur prisonnière, qu'entre les mains du roné Bigot ; encouragé par le gros bon sens et les paroles d'espérances que lui soufflait la sollicitude dévouée de Lavigneux, Raoul finit, sinon par se consoler, du moins par désirer de vivre pour reconquérir sa bien-aimée Berthe.

Ces bonnes dispositions lui donnèrent la tranquillité nécessaire à la guérison de sa blessure, assez légère, en définitive, puisque la balle n'avait fait que déchirer les chairs de l'avant-bras. Aussi le matin du seizième jour de juillet, lorsque M. de la Roche-Beaucourt transmit à Beaulac les ordres de M. de Montcalm, Raoul était-il en état de manier de nouveau galamment son épée.

Il serait inutile de recommencer ici, à propos des Marches-Naturelles, la description qu'on en peut voir dans François de Bienville. Disons seulement qu'à un mille en amont de la chute s'échelonnant, dans l'espace de quelques arpents, une série de degrés taillés par la nature dans la pierre calcaire de la rive droite du Montmorency. En cet endroit, le cours resserré de la rivière précipite, en rugissant, sa descente irrésistible entre les hautes berges de pierre qui semblent frémir au passage de cette avalanche torrentielle.

En un certain endroit des marches, la rivière n'a guère plus de cinquante pieds de largeur. C'est là que Beaulac et Lavigneux s'arrêtèrent, au même lieu précisément où le sauvage iroquois Dent-de-Loup empoisonnait ses balles, en seize cent quatre-vingt-dix, pour servir les sinistres projets de John Harting et ses propres désirs de vengeance contre Bienville et ses amis.

Leurs pieds foulaient à peine la rive de pierre que le bruit de la batterie d'un mouquet craqueta non loin d'eux, tandis qu'une voix rauque, partie de la bordure du bois qui s'arrête à soixante pieds du torrent, leur jeta un brusque qui-vive.

—Québec ! répondit Raoul.

—Avance à l'ordre, Québec ! reprit la voix.

La sentinelle, qui faisait partie de l'un des détachements chargés de défendre les gués de la rivière, reconnut Raoul et son compagnon quand ils lui donnèrent le mot de passe.

—Je veux voir le chef du poste, dit Raoul au factionnaire.

—Attendez un instant, mon officier, répondit le soldat, qui porta ses doigts à ses lèvres pour imiter le cri lugubre du huard.

Le même signal se fit entendre à une petite distance et un second Canadien sortit bientôt du bois en faisant à peine craquer sous ses pas les branches du fourré.

L'homme qui était de garde lui dit :

—Ces messieurs veulent voir le capitaine.

—Ils n'ont qu'à me suivre.

Raoul et Jean rentrèrent dans le bois en emboitant le pas derrière cet homme.

Ils furent bientôt en vue d'une clairière au centre de laquelle flamblait un grand feu dont l'odeur résineuse attestait qu'on mettait largement à contribution les épinettes et les sapins du voisinage.

Une cinquantaine d'hommes étaient couchés tout autour. Les uns dormaient, les autres fumaient, parlaient ou rêvaient.

—Voilà le capitaine, dit le soldat en montrant à Raoul un jeune homme qui, étendu nonchalamment à terre sur son manteau plié, les deux mains croisées sous la tête et les genoux au feu, regardait, d'un air distrait, pétillant sur le fond du ciel sombre les étincelles du brasier.

—Rêveur comme un amoureux, ce brave de Gaspé, lui dit Raoul en s'approchant.

—C'est-à-dire comme toi, mon cher de Beaulac, répartit l'autre, qui se leva pour lui serrer la main. Car on m'a dit que tu es sombre comme un tombeau depuis que les Anglais ont capturé ta fiancée.

—La raison ne t'en paraît-elle pas suffisante ?

—Certes oui, Raoul. Mais que diable viens-tu faire à cette heure en un endroit si écarté ? Imite-tu Cérès qui s'en allait jetant partout aux échos des vallées et des bois le nom de sa chère Proserpine enlevée par Pluton ?

Cette raillerie était prononcée d'un ton si affectueux que Raoul ne songea nullement à s'en offenser. Aussi répondit-il avec un sourire que le malheur rendait pourtant amer :

—Peut-être y a-t-il en effet quelque chose de vrai dans ce que tu me dis là. Mais je n'ai point le temps de t'entretenir de semblables choses. Et malgré l'envie que j'aurais de causer un peu avec toi de nos amours et de notre bonne amitié qui date du collège des Jésuites, il me faut te dire adieu aussitôt après les premiers saluts du revoir. Voici un « laissez-passer, » signé du nom de M. de Montcalm. Tel que tu me vois, mon cher, je suis chargé d'aller reconnaître, avec l'homme qui me suit, le camp anglais de l'Ange-Gardien. La mission n'est pas sans péril, et je cours bien risque d'y laisser mes os si l'on me surprend en flagrant délit d'espionnage.

—Tiens ! tiens ! répartit le jeune de Gaspé. Mais sais-tu que tu auras peut-être une chance d'apercevoir Mlle de Rochebrune au camp de Wolfe ?

—Chut ! on peut nous entendre. Ne parlons pour le moment que de choses officielles. Veuille donc mettre à ma disposition quatre ou cinq de tes hommes pour aider Lavigneux à jeter en travers de la rivière deux épinettes qu'il est venu couper ici cette après-midi. À l'aide de ce pont primitif, nous allons facilement traverser de l'autre côté. En outre, il serait bon, je crois, de faire garder ce passage de peur que l'ennemi le découvrait en notre absence, ne nous coupe notre retraite ou ne s'en serve pour vous surprendre.

—Avec plaisir. Seulement, au lieu de cinq hommes, je vais t'en donner douze qui devront attendre votre retour.

—Merci, et adieu !

—Au revoir, Raoul, et puisse l'Ange-Gardien veiller sur elle et sur toi.

—Toujours le même ce fou de Gaspé, murmura Beaulac en s'éloignant. Au fait, pourquoi pleurer sur les malheurs d'autrui ? On a toujours bien assez de larmes à verser sur ses propres maux.

Suivis des douze hommes que le capitaine de Gaspé mettait à leur service. Raoul et Jean revinrent du côté de la rivière.

Lavigneux eut bientôt retrouvé les deux épinettes qu'il avait abattues et ébranchées durant la journée. Solidement liés par leurs extrémités et au milieu, ces deux arbres avaient été coupés d'une longueur à n'excéder que de quatre ou cinq pieds les rives du torrent.

Malgré le soin qu'il avait eu de choisir les plus minces qu'il avait rencontrés, le poids considérable de ces troncs verts avait forcé le Canadien, pour les manier avec plus de facilité, à ne leur donner que la longueur absolument requise pour s'appuyer fermement sur les deux berges.

On les porta jusqu'à l'endroit indiqué par Lavigneux, qui fit placer, entre deux crans de roche qu'il avait avisés à dessein pendant le jour, le bout dont le diamètre était le plus

fort. Ainsi retenus par leur extrémité inférieure, les deux arbres furent soulevés à force de bras et, après avoir décrit un demi-cercle complet, touchèrent de l'autre bout la rive gauche sur laquelle ils s'abattirent avec fracas en écrasant des sapins rabougris accrochés au bord de la berge.

Raoul, impatient, s'élança sur ce pont fragile qui, mal appuyé de l'autre côté de la rivière, se mit à osciller affreusement au-dessus du torrent, dont l'écume tourmentée blanchissait les ténèbres à trente pieds de profondeur.

—Arrêtez-vous, tonnerre de Dieu ! lui cria Lavigneux.

—Tu es marié, je suis garçon, répondit Raoul ; c'est donc à moi de risquer ma vie.

Malgré les prières, voire même les menaces du Canadien, qui jurait en s'arrachant des poignées de cheveux, Beaulac continua sa marche intrépide.

Les deux arbres pliaient en craquant dans le vide avec un vertigineux balancement qui suivait chacun des mouvements du jeune homme.

Etourdi par le fracas des eaux qui hurlaient en bouillonnant au fond du gouffre, Raoul sentit un instant son cœur frissonner sous ses côtes. Il eut froid au crâne. Les muscles de ses mollets semblèrent prêts à se rompre comme une corde qu'on a trop tendue.

Encore un moment d'hésitation, il perdait l'équilibre et tombait.

Cette pensée lui fit faire un appel à toute son énergie, et sans s'arrêter il continua d'avancer.

Haletants, terrifiés, les spectateurs avaient fermé les yeux ; mais ils voyaient encore, comme dans un cauchemar, l'homme hardi qui foulaît dédaigneusement la mort aux pieds.

Un cri les fit involontairement regarder.

Ce n'était pas l'angoisse qui l'avait inspiré, mais bien plutôt le triomphe d'un obstacle vaincu.

Raoul leur apparaissait confusément de l'autre côté du gouffre.

—Attends un peu, Jean ! cria-t-il à Lavigneux de toute la force de ses poumons, car la grande voix des eaux rugissait entre le canadien et lui ; je vais consolider notre pont.

L'ex-coureur des bois, familier avec ce genre d'exercice, traversa rapidement sur les arbres que, d'ailleurs, Raoul avait eu le temps d'assujétir dans une anfractuosité de la berge.

—Avant de nous enfoncer dans le bois, dit Lavigneux, il nous faut placer ici un signal de reconnaissance, afin que l'obscurité ne nous empêche pas de reconnaître l'endroit quand nous reviendrons. On pourrait nous poursuivre, et nous serions bien embêtés d'être obligés de tâtonner pour retrouver ce passage.

Il sortit de sa poche un lambeau de linge que, vu sa blancheur, l'on apercevait à trente pas malgré la nuit, et l'accrocha à une branche à hauteur d'homme.

Ce n'était pas le seul qu'il eût apporté ; car il en dissémina de la sorte plusieurs autres pendant la marche difficile et longue que lui et Raoul entreprirent sans tarder.

Ils s'enfoncèrent en plein bois. Lavigneux en avant, Poreille au guet, et de l'œil interrogeant quelques rares étoiles qui venaient de poindre au ciel et semblaient se balancer là-haut, entre les feuilles tremblantes, comme de mystérieuses lanternes accrochées, par un génie bienfaisant, à la cime des grands arbres.

Chaussés tous deux de bottes canadiennes à simple semelle et sans talons, leurs pieds faisaient bien peu de bruit. Telle était surtout la légèreté des pas de Lavigneux, qu'il entendait se lever parfois, presque sous ses pieds, quelque lièvre surpris, sommant au gîte et qui s'enfuyait en perçant le fourré comme une flèche.

À part ces bruissements de feuilles qui décelaient la présence de quelque bête sauvage, le cri grondeur d'un hibou miaulant à leur passage et le grave murmure du Montmorency, dont les ronflements sourds allaient s'éteignant derrière eux à mesure qu'ils s'en éloignaient, tout sommeillait dans la forêt.

Ils marchèrent ainsi pendant plus d'une heure.

À leur sortie du bois, ils aperçurent, à droite et en bas de la hauteur, sur laquelle ils avaient débouché, les feux du camp de Wolfe, qui s'étendaient sur une longue ligne en descendant jusqu'au village de l'Ange-Gardien. Un demi-mille de distance les séparait à peine du camp.

—Pour peu que nous tenions à nos os, dit Lavigneux à voix basse, il faut à cette heure ramper à la sauvagerie et sans faire plus de bruit qu'une couleuvre dans les foins verts. Mais... n'avez-vous pas entendu ?

—Quoi ?

—Craquer les broussailles à notre gauche ?

—Bah ! quelque branche froissée sur notre passage et qui se relève.

—Non, non ; ce n'est pas par là que nous sommes venus. Écoutez-donc !

Une quinzaine d'hommes bondirent comme des diables hors du taillis, en brandissant des armes.

—Tonnerre de Dieu ! s'écria Lavigneux, ça va chauffer avant de nous prendre, messieurs les anglais !

Et le canadien saisit une hachette, dont il s'était muni au départ, tandis que Beaulac armait ses pistolets.

La suite au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

Si une femme était aussi agile des pieds que de la langue, elle attraperait assez d'éclairs pour en allumer son feu le matin!

Il n'est pas bien de jouer au piquet, attendu qu'à ce jeu on est toujours obligé de se montrer le point.

Le calendrier est une horloge que la jeunesse consulte avec espérance, l'âge mûr avec inquiétude, la vieillesse avec effroi.

EMMENEZ VOTRE FEMME AVEC VOUS. —Quelle bénédiction que le travail, soit intellectuel ou manuel! Comme il aiguise l'appétit pour un voyage d'agrément! et avec quelle satisfaction le citadin ne goûte-t-il pas d'une vacance à la campagne, après trois ou quatre semaines ou mois même de travail assidu! C'est pourquoi n'oubliez pas, citadin, si vous avez l'avantage d'avoir une épouse, de l'emmener avec vous lorsque vous allez vous recréer dans les champs verts et fleuris en-dehors des murailles de vos villes. Si vous êtes indisposé, la meilleure médecine que vous puissiez prendre sont le Grand Remède et les Pilules Shoshonoc, car ils ne manquent jamais d'éliminer toute maladie du système. Ils guérissent la Dyspepsie, les maladies du Foie, etc., etc. purifient le sang, et fera de vous une image vivante de santé et de bonheur.

TRADUCTION FRANÇAISE, ET ANGLAISE. BUREAU: No. 9, RUE STE. THERÈSE, MONTREAL.

ON se charge de toute espèce de Requêtes, de Rapports d'Arbitres et d'Experts. On traduit les Polices d'Assurance. On prépare et traduit des Articles et Correspondances de Journaux, les Annonces, Circulaires et catalogues de Marchands, Courtiers et Encanteurs, les Pamphlets des Pharmaciens, etc. On fait aussi toute espèce de copie dans les deux langues. On se charge tout spécialement d'écrire des lettres au nom des personnes qui ne le peuvent faire elles-mêmes, et on répond à celles qu'elles reçoivent, sous la plus stricte confidentialité.

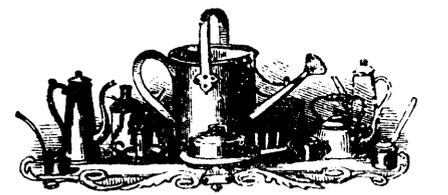
FERRONNERIE.

ENSEIGNE DU CADENAS D'OR. Poêles, Coutellerie, Glacières, Corniches. L. J. A. SURVEYER, 324 RUE CRAIG.



DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné, endossées "Soumissions pour Remise pour Emigrants, Montréal," seront reçues à ce bureau jusqu'à Samedi, le 15 Juillet courant, à midi, pour les différents ouvrages requis pour l'érection d'une remise pour Emigrants, sur la propriété du Gouvernement, près le bassin Tate, Canal Lachine. On peut voir les Plans et Spécifications au Bureau de M. Laurent, Ecr., Architecte, 3 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Les noms de deux personnes responsables qui voudront bien devenir caution pour la due exécution du contrat devront être soumis avec chaque soumission. Le Département ne s'oblige pas à accepter la plus basse ni aucune des Soumissions. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, le 3 Juillet 1871.



ATELIERS DE FERBLANTIERS ET PLOMBIERS.—Enseigne de la grosse Cafetière rouge, 98 Rue St. Laurent. T. St. GEORGE continuera à prendre des commandes pour posage de tuyaux à gaz et à l'eau, pour ouvertures en ferblanc, tôle et ardoise; pour ouvrages à la campagne, aux églises, couvents, collèges et maisons particulières. Fournaises à air chaud posées d'après le système le plus connu. On trouvera chez le soussigné des réfrigérateurs améliorés. T. St. GEORGE, 98, RUE ST. LAURENT.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire De Chronique, Littérature, Science et Art. Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE \$4.00 par an, PAR NUMÉRO 10 Centins.

CLUBS.

Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Port: 5 centins par trois mois, payables d'avance par les abonnés, à leurs bureaux de poste respectifs. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Éditeur. On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance. AGENCE GENERALE: 1-CÔTE DE LA PLACE D'ARMES-1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319-RUE ST. ANTOINE-319



D'S SOUMISSIONS cachetées et adressées à ce Bureau jusqu'à MERCREDI, le 26ème jour de JUILLET prochain, pour l'approvisionnement de 200 TONNES DE CHARBON A GRILLE, (200 lbs. par tonne), à être livrés à OTTAWA. Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné. Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Département des Travaux Publics, Ottawa, le 22 Juin, 1871.

J. D. NORMANDIN, RELIEUR, REGLEUR ET MANUFACTURIER DE LIVRES BLANCS. Ouvrages de luxe ainsi qu'ouvrages les plus communs, reliés à des prix très modérés. Les abonnés de L'Opinion Publique trouveront une bonne occasion de faire relier leur journal à bon marché. No. 36 RUE ST. VINCENT, MONTREAL.

A. BELANGER

MAGASIN DE

MEUBLES



276, Rue Notre-Dame MONTREAL.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY.

LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Poumons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants. Dans cette préparation, toutes les excellentes propriétés de la Gomme y sont soigneusement gardées. Prix: 5 centins par bouteille. A vendre chez tous les principaux pharmaciens du Canada. En gros et en détail chez le préparateur HENRY R. GRAY PHARMACIEN, 144 Rue St. Laurent, MONTREAL. (Établi en 1859.)

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes, MONTREAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine.

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

"L'Opinion Publique"

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Publié tous les Jours à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & Cie. ABONNEMENT \$3.00 par année Aux Etats-Unis 3.50 Par numéro 7 Centins Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES 10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration, No. 1, Côte de la Place d'Armes. L'agent collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. FRAIS DE POSTE-ATTENTION! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à L'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal. Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du journal.

RÉFRIGÉRANTS PATENTÉS. DE \$8 A \$40.

Ces RÉFRIGÉRANTS ont plusieurs améliorations désirables qui ne peuvent être trouvées dans les autres, et comme nous avons employé les mêmes ouvriers pendant les dix dernières années, c'est une garantie de leur qualité. Nous avons en mains un assortiment considérable de POELES DE CUISINE, COUCHETTES EN FER, FONDS A RESSORTS DE TACHER, OBJETS EN ÉTAI ET VERNISSÉS, POTS A THÉ ET CAFÉ AMÉLIORÉS, ETC., ETC., ETC. Aussi, devant arriver dans quelques jours, un Stock considérable de COUCHETTES EN FER TRAVAILLÉ ANGLAIS. MEILLEUR ET CIR., 526, Rue Craig.

G. T. DORION, HORLOGER ET BIJOUTIER, 86, Rue St. Laurent, MONTREAL.

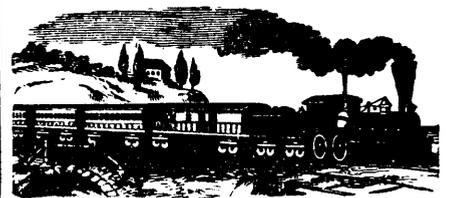
THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISE, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom, TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry, ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

\$15,000 VALANT DE HARDES FAITES, CHEMISES, COLS, COLLETS, GANTS, CHAPEAUX ETC., ETC. ETC. —AUSSI— Une grande variété de Draps Français, Anglais, Tweed et Casimir. Tout ordre sera exécuté avec goût et promptitude, à 20 pour cent au-dessous de la valeur ordinaire. Une visite est sollicitée. REGIS DEZIEL, 131, RUE ST. JOSEPH.

ENCLOS DE BOIS DE TOUTES SORTES.

15,000,000 pieds de Bois de qualités à cadrer dans tous les Marchés du monde, comprenant du bois de charpente, du chêne, de l'orme, de l'épinette, du cèdre, du sapin, du pin, etc., etc. Préparé et non préparé; pin sec, sapin d'arrimage, planches et merain, planches pour pont, bois pour coursière ou faux-pont, planches sèches pour couvrir et lambrisser les navires et tout autre article compris dans le commerce de bois.

JORDAN & BENARD, 382, Rue Craig, 19, Rue Notre-Dame et au grand Quai, en arrière de l'Eglise Bonsecours, Montréal.



Compagnie du Chemin de Fer le Grand Tronc du Canada.

SERVICE AMÉLIORÉ DES TRAINS POUR L'ÉTÉ DE 1871.

GRANDE AUGMENTATION DE VITESSE. Nouveaux Chars pour tous les Trains Express.

Les Trains partiront maintenant de Montréal comme suit:—

ALLANT A L'OUEST, Express de Jour pour Ogdensburgh, Ottawa, Brockville, Kingston, Belleville, Toronto, Guelph, London, Brantford, Goderich, Buffalo, Détroit, Chicago et tous les points de l'ouest à 9.00 A.M. Express de Nuit do do do do 9.00 P.M. Train de la Malle pour Kingston, Toronto et les stations intermédiaires. 6.00 A.M. Train d'accommodement pour Brockville et les stations intermédiaires. 5.00 P.M. Train Mêlé do do do do 11.00 A.M. Trains pour Lachine à 7.00 A.M., 9 A.M., 12.00 (midi) 3.00 P.M., 5.00 P.M., et 6.15 P.M. Le train de 3.00 P.M. va à la frontière.

ALLANT AU SUD ET A L'EST.

Train d'accommodement pour Island Pond et les stations intermédiaires. 7.00 A.M. Train Express pour Richmond, Québec et Rivière-du-Loup. 8.30 A.M. Express pour Boston via Vermont Central. 9.00 A.M. Express pour New-York et Boston via Vermont Central. 3.45 P.M. Express pour New-York via Rouse's Point et les steamers du Lac Champlain. 4.00 P.M. Train de la Malle pour Island Pond, Portland et Boston. 2.10 P.M. Express de Nuit pour Québec, Island Pond, Gorham et Portland, et les Provinces d'en Bas, arrêtant entre Montréal et Island Pond à St. Hilaire, St. Hyacinthe, Upton, Acton, Richmond, Sherbrooke, Lennoxville, Compton, Coaticook et Norton Mills, seulement. 10.30 P.M.

Il y aura des Chars Dortoirs Palais Pullman à tous les trains directs de jour et de nuit. Le bagage sera étiqueté pour tout le trajet.

Comme la ponctualité dépend des connections avec les autres lignes, la Compagnie ne sera pas responsable des Trains qui n'arriveront pas et ne partiront pas des Stations aux heures nommées.

Les steamers "CARLOTTA" ou "CHASE," laisseront Portland pour Halifax, N. E., tous les Samedis après-midi, à 4.00 heures p.m. Le confort est excellent pour les passagers et le fret.

Le steamer Linda part de Portland pour Yarmouth, N. E., tous les samedis à 6.00 P.M.

La Compagnie Internationale des Steamers, faisant le trajet en connexion avec le Chemin de Fer le Grand Tronc, laisse Portland tous les Lundis et les Jendis, à 6.00 heures p.m., pour St. Jean, N. B., &c., &c.

On pourra acheter des billets aux principales stations de la compagnie.

Pour plus amples informations et l'heure du départ et de l'arrivée de tous les Trains aux stations intermédiaires et au terminus du chemin, s'adresser au Bureau où l'on vend des billets, à la station Bonaventure ou au Bureau No. 39, Grand'Rue St. Jacques.

C. J. BRYDGES, Directeur-Gérant, Montréal, 5 Juin 1871.

NE FAITES USAGE QUE DE L'EMPOIS DE GLENFIELD Grandement employé dans la BUANDERIE ROYALE D'ANGLETERRE, Et dans celle de SON EXCELLENCE LE GOUVERNEUR-GENERAL DU CANADA. 1-47-zz

POUDRE ALLEMANDE, SURCUMÉE



NE FAILLI JAMAIS ET VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 2-18m

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 7 Juillet 1871. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes.

USINES A MÉTAUX DE LA PUISSANCE. ÉTABLIE 1828.

CHARLES GARTH ET CIE., PLOMBIERS, OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR ET A GAZ, FONDEURS DE LAITON, FINISSEURS, CHAUDRONNIERS ET MACHINISTES, ETC., ETC. Fabricants et Importateurs de CUIVRE A L'USAGE DES PLOMBIERS, DES MÉCANICIENS ET D'OUVRIERS EN APPAREILS A VAPEUR; USINE A CUIVRE ET A FER; APPAREILS A GAZ ET A VAPEUR, ETC., ETC. Toutes sortes d'ouvrages pour Usines à Gaz, Établissements, Hydrauliques, Distilleries et Brasseries, Raffineries, Phares, etc., etc.

On entreprend de faire chauffer les Bâtiments publics et privés, les Usines, les Serres, etc., par le moyen de l'appareil à l'Eau Chaude Patented de GARTH, l'appareil à Vapeur de Basse Pression de GOLD, avec les Derniers Perfectionnements, et par la Vapeur à Haute Pression en Tuyaux droits et repliés.

En vente aux plus bas prix, toutes sortes de Gaseiers, Tasseaux, Pendants, Abat-jours, etc., Tuyaux en Fer Travailés, avec appareils de Fer Malleable et Fondu pour l'Eau, la Vapeur ou le Gaz. Bureau et Usine, No. 536 à 542, Rue Craig, MONTREAL.

LIBRAIRIE ET DÉPOT DE JOURNAUX. SENÉCAL & CIE., 495, Rue Craig, Enseigne du grand livre, entre les rues St. Laurent et St. Dominique, Montréal. 2-10zz

O. DESMARAIS ET CIE., PHOTOGRAPHES, COIN DES RUES CRAIG ET ST. LAURENT MONTREAL.

On prend des photographies de toutes grandeurs. Photographies Encadrées à bon marché. 2-15z

Avis aux Carrossiers et Selliers.

RUBENSTEIN ET FRÈRES, ÉTABLIS EN 1864, Plaques en Argent et en Cuivre, Et Manufacturiers de GARNITURES de VOITURES et de HARNAIS, 537 1/2, RUE CRAIG, MONTREAL.

On plaque avec soin les Voitures et les Sleighs, Les Numéros des Portes et des Bancs d'Eglise, les Boutons des Sonnettes, les Boutons des Portes, les Poignées des Portes, les Couplets, etc. Placage-Electro et Dorure, etc.—Tout Ouvrage est garanti. 2-12m

LA PHARMACIE FRANÇAISE

No. 190, Rue St. Laurent, vis-à-vis le Marché, est sous la direction du Dr. S. Gauthier. (MÉDECIN-ACCOCHEUR.) Le Dr. Gauthier traite les Maladies des femmes et des enfants, les Maladies de la peau et les Maladies des voies urinaires. Résidence privée, No. 235, Rue St. Laurent, près la Rue Ste. Catherine. 2-18z

L'ALMANACH AGRICOLE, COMMERCIAL ET HISTORIQUE

DE J. B. ROLLAND ET FILS POUR 1871. C'est l'Almanach le plus complet, et il contient une foule de renseignements utiles.—A vendre chez tous les Marchands.—Prix: 5 centins. N. B.—C'est le seul Almanach dont le Calendrier des Fêtes Religieuses suit conforme à l'Ordo. AUSSI le Calendrier de la Puissance du Canada pour 1871, contenant une liste complète du clergé de la Puissance.

NOUVEAUTÉ! CARTES JACQUES-CARTIER

Nous venons de recevoir un grand assortiment de Cartes à Jouer avec le portrait de Jacques-Cartier sur le dos, de différentes qualités, soit de \$1.20, \$1.75, \$2 et \$3 la douzaine.—En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND ET FILS, Nos. 12 et 14, rue St. Vincent.

NOTRE-DAME DE LOURDES, Par HENRI LASSERRE, Ouvrage honoré d'un bref spécial adressé à l'auteur par Sa Sainteté le Pape Pie IX.—Trente-sixième édition.—Autorisée par Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Montréal, et ornée de deux belles gravures. 1 beau vol. in-8 de 360 pages. Br., 75 cts.; rel., \$1.—En vente à la Librairie de J. B. ROLLAND ET FILS, 1-34-zz Nos. 12 et 14, rue St. Vincent, Montréal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.